ROME ET LES JUIFS

P. E. LAPIDE



L'Eglise s'est-elle vraiment tue ? Pie XII s'est-il fait le complice silencieux et résigné de l'extermination des Juifs d'Europe par Hitler ? Ou a-t-il préféré l'intervention discrète, l'«action sur le terrain» aux vaines et téméraires protestations qui soulagent la conscience des «autorités morales» mais ne font qu'aggraver le sort des victimes ?

Une importante personnalité israélienne prend la parole et répond au réquisitoire de l'auteur du «Vicaire» en révélant l'action secrète de Pie XII en faveur des Juifs et en replaçant cet épisode dramatique de l'Histoire de l'Église et du monde dans son contexte : l'antisémitisme deux fois millénaire de notre civilisation chrétienne, qui contribua à la naissance du nazisme.

Canadien d'origine, Israélien par choix, P.E. Lapide fut l'un des fondateurs du premier kibboutz américain dans les montagnes de Gilboa. Diplômé de l'Université hébraïque, il parle couramment huit langues et fut diplomate au Brésil puis en Italie avant de diriger le Service de Presse gouvernemental à Jérusalem. Il est l'auteur de plusieurs romans et essais dont «le Vicaire et la vérité», sur Pie XII, qui a été publié dans de nombreux périodiques européens dont l' «Osservatore Romano».

«Nous avons conscience aujourd'hui que des siècles et des siècles d'aveuglement ont fermé nos yeux
et que nous ne pouvons plus voir la beauté de Ton peuple élu
ni reconnaître sur son visage les traits de nos frères privilégiés.
Nous nous rendons compte que le signe de Caïn est gravé sur nos fronts.
Tout au long des siècles notre frère Abel gisait dans le sang et les larmes
que nous lui faisions verser car nous avions oublié Ton amour.
Pardonne-nous d'avoir faussement attaché une malédiction à leur nom de Juifs.
Pardonne-nous de t'avoir crucifié une seconde fois dans leur chair.
Car nous ne savions pas ce que nous faisions...»

JEAN XXIII.

Chapitre VI - LE PAPE JEAN XXIII

La plupart des correspondants étrangers accrédités auprès du Vatican sont catholiques ; tous les autres sont des Chrétiens des différentes Églises protestantes. Ceci rend en soi quelque peu exceptionnelle la position des correspondants locaux de deux journaux israéliens, dont le secteur comprend le Latran et le Quirinal - *Urbs* et *Orbs* pour ainsi dire. Il y eut un temps, qui n'est d'ailleurs pas éloigné, où, prié de remplir un des questionnaires dont raffole la bureaucratie romaine, à propos de sa religion, un habitant de Jérusalem reçut le conseil d'un prélat bien intentionné de mettre «pré-catholique».

Depuis peu, la «foi mosaïque» ou même Israël offre à l'habitant de Jérusalem la possibilité de nombreuses amitiés ecclésiastiques et, s'il parle couramment l'italien, il aura tout loisir de discuter avec des monsignori des manuscrits de la mer Morte - et sera également sollicité une demi-douzaine de fois de donner des leçons particulières d'hébreu classique. Peu après la publication de l'encyclique *Mater et Magistra*, dont la portée sociale n'échappa pas à la hiérarchie, un archevêque convainquit tel Israélien, à l'issue d'un dîner, que le kibboutz n'était pas autre chose qu'une version moderne d'un monastère du début du rite siècle.

Comme le Saint-Siège et l'État d'Israël n'entretiennent pas des relations diplomatiques jusqu'à présent, et comme la presse israélienne n'a que 15 000 lecteurs catholiques, à peu près, il y a peu de nouvelles de son pays pour le journaliste israélien solitaire. Certaines peuvent éclater et sont aussi rémunératrices que rares. La plus importante de toutes eut lieu vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale. En 1945, le Grand Rabbin de Rome, Israël Zolli, entra dans l'Église catholique à la même époque où un groupe de paysans d'Apulée, du village de montagne de San Nicandro, embrassaient officiellement la foi judaïque en haute Galilée, près de la frontière syrienne. Il est inutile de dire qu'on ne manqua pas de faire des comparaisons odieuses et des comptes d'équilibre spirituel dans

la presse romaine de l'époque, mais comme les autorités religieuses de part et d'autre ne mirent aucun obstacle sur le chemin des convertis, l'histoire s'apaisa d'elle-même.

L'absence de relations diplomatiques n'a pas découragé les chassés-croisés de pèlerins entre Rome et Jérusalem, dont le nombre croît chaque année. A chaque fête de Pâques et de Noël, des groupes de théologiens et de prêtres, allant vers l'Est, visitent la «Palestine» comme beaucoup s'obstinent encore à l'appeler, de peur que le nom d'«Israël» ne soit interprété comme une reconnaissance prématurée de la République juive ; et, chaque été, des navires entiers de professeurs, d'étudiants et autres humanistes d'Israël partent vers l'Ouest pour rendre hommage aux vestiges de la Rome antique. Les humanistes israéliens comprennent souvent, soit dit en passant, des chauffeurs de taxi, des employés de banque et une rareté comme le directeur du Zoo biblique de Jérusalem. Ces pèlerins de la culture arrivent souvent pourvus d'une lettre de recommandation chaleureuse d'un directeur de journal «qui espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à jouer les cicérones dans la ville de Cicéron». La fascination exercée sur ces Israéliens en quête de culture par des choses comme les barrettes, les tiares, les chasubles et les étoles ne peut se comparer qu'au respect qu'ont les Américains pour les familles royales. Bref, il n'est pas de visite complète de Rome, pour un groupe d'académiciens, sans le spectacle d'un cardinal en chair et en os, et quand on est doyen, professeur de faculté ou membre du Knesset, sans un bref entretien avec lui. On a alors mille et une questions à poser sur la pompe et les détails de la vie du Vatican. Les rédacteurs semblent en particulier obsédés par la passion de détails absolument insignifiants sur tout l'apparat extérieur de l'État pontifical. Ils demandent des renseignements sur les différentes unités de gardes, combien il y a de gardes suisses, et ce qu'ils reçoivent comme salaire mensuel. Ils veulent savoir combien il y a exactement de pièces dans les palais apostoliques, en combien de langues le pape peut s'exprimer, si l'on a besoin d'un visa pour pénétrer dans la Cité du Vatican et, bien sûr, si l'on peut s'adresser à un cardinal en hébreu.

Une des terreurs qui hante tout le monde de la presse romaine c'est que le pape tombera fatalement malade, et qu'on sera pris, du jour au lendemain, dans le cauchemar qui s'ensuit. La fin du pontificat est une épreuve qui implique, pour les correspondants, des marbres impossibles, un nombre incalculable de vaines suppositions et le risque illimité d'être victimes de fausses nouvelles. Le changement de titulaire au trône de Saint-Pierre entraîne effectivement non moins de trois premières pages d'échos, tout au long d'une période variant de quatre à sept semaines. Il y a d'abord le décès en lui-même, qui, s'il est précédé d'une longue maladie, n'est pas une petite affaire pour tous les journalistes de service. Pendant la période précédant la mort, tout Rome est plein de rumeurs, dont aucune ne peut jamais être confirmée. On vient d'ordonner une opération de dernière minute ; un autre cardiologue a été appelé de New York ; le Saint Père a reçu l'extrême-onction ; le pape est à toute extrémité ; il va mieux, et cela va pouvoir durer quelques semaines encore. Toutes les nouvelles sûres sont contenues dans le bulletin médical fort bref, publié une ou deux fois par jour par un conseil de médecins anonymes. Souvent, la mort du pontife, n'est confirmée officiellement que quelques heures après l'événement.

La seconde matière à nouvelles est l'élection d'un successeur par le conclave du Sacré Collège des cardinaux. Le passe-temps favori de Rome, les paris sur les destinées de la tiare, va bon train. Tous ceux qui connaissent le Vatican ont leurs favoris personnels du moment, et la liste des *papabili* que votre serveur, votre directeur de banque ou votre femme de ménage offrira est aussi longue que votre patience à les écouter. Les spéculations sur l'issue du conclave se poursuivent jusqu'à ce que le vote secret débute dans la Chapelle Sixtine, et, s'il dure quarante-huit heures et qu'il nécessite douze tours comme ce fut le cas pour Roncalli, les représentants de la presse montent la garde à tour de rôle. Au moment où la phrase *habeamus papam* retentit du balcon de Saint-Pierre, les correspondants locaux ont à peine la force de pousser un soupir de soulagement et d'envoyer le premier câble digne de foi dans leur pays.

La troisième grande affaire est le couronnement du pape, qui, en 1958, fut pour la première fois entièrement radiodiffusé et télévisé. C'est sans doute la cérémonie la plus haute en couleurs des temps actuels, par son aspect extérieur aussi bien que par son sens symbolique.

La fin d'un pontificat et le début d'un autre sont ainsi rapportés avec tous les détails utiles. En revanche l'histoire du pontificat lui-même est presque passée sous silence.

Du moins n'en fut-il pas ainsi du 262è évêque de Rome, vicaire de Jésus-Christ, prince des Apôtres, primat d'Italie et patriarche d'Occident, pour ne citer que les titres les plus importants du Souverain pontife. Dès le premier jour de son accession, lorsqu'il nomma son premier nouveau cardinal, il n'a pas cessé d'être l'objet de la «une». Depuis le 5 novembre 1958, premier jour de son pontificat, où il téléphona à 6h47 du matin à un certain nombre de fonctionnaires du Vatican, dans une ville où nulle notabilité ne fait son apparition avant neuf heures et demie, pour discuter de la question cruciale de la modernisation de l'administration ecclésiastique, il a fait irruption dans l'actualité comme une personnalité puissante et dynamique. La nomination faite par lui du premier cardinal africain et du premier cardinal japonais, sa rencontre avec l'archevêque de Canterbury, et surtout le Concile œcuménique - toutes ces initiatives sans précédent ont mis le pape Jean XXIII au premier plan de la scène politique mondiale. Khrouchtchev n'a jamais osé répéter la question cynique de Staline : «Combien le pape a-t-il de divisions blindées ?» L'influence du pape est devenue trop réelle et trop vaste.

Qui était donc cet obscur étranger au Vatican qui, à l'âge de soixante-seize ans, prit avec ténacité tant de décisions fracassantes ?

«Je suis issu d'une famille pauvre. La providence choisit de me prendre dans mon village natal et de m'envoyer à travers le monde entier, pour me mettre en contact avec les problèmes politiques et sociaux les plus importants», dit le patriarche de Venise, lors de sa première rencontre avec ses nouveaux fidèles en 1953. Son père était, en

fait, un métayer près de Sotto il Monte, petit village au pied des contreforts des Alpes. Angelo Giuseppe Roncalli, troisième venu d'une famille de treize enfants, naquit le 25 novembre 1881. Il semble que ce soit le destin d'un grand homme de ne jamais naître à proximité d'une école et le jeune «Angelino» ne fit pas exception à la règle : à l'âge de six ans, il fut envoyé à l'école primaire distante de deux kilomètres et demi de sa maison. La distance fut de plus de trois kilomètres lorsqu'il commença à prendre des leçons particulières auprès d'un prêtre de Cavico, pour se préparer à l'école secondaire. Les trois kilomètres en devinrent quatre et demi - neuf par jour, aller et retour - lorsqu'à l'âge de douze ans il commença à aller au collège, à Celana. Il s'y distingua rapidement de telle façon qu'on l'envoya à Rome compléter ses études à l'Université Latrane. En 1904, Roncalli fut reçu à ses examens de théologie et ordonné prêtre. De retour à Bergame, on lui donna un poste qui devait former sa personnalité ; le célèbre évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, qui inspira le mouvement ouvrier chrétien, l'engagea comme secrétaire. Tout au long de sa vie, Roncalli conserva une admiration sans bornes pour cet homme, qu'il aimait à citer dans nombre de ses allocutions. Lorsque arriva la première guerre mondiale, Roncalli fut mobilisé et nommé sergent dans le corps médical italien. Quelques jours après son élection au pontificat, il le rappela de façon originale. A un officier de la Garde palatine qui s'agenouillait devant lui, Jean XXIII dit en souriant : «Levez-vous, jeune homme. Après tout, vous êtes capitaine alors que je n'étais que sergent».

Peu après la guerre, Roncalli organisa le premier foyer d'étudiants à Bergame, une institution qui s'étendit rapidement à toute l'Italie. La réputation du prêtre dynamique atteignit bientôt le Vatican, et, en 1921, le pape l'appela à Rome et le nomma directeur de l'Institut de la Propagation de la Foi, qui fut fondé en France, mais repris en main par le Vatican, ultérieurement. En 1925, Roncalli fut intronisé évêque et envoyé, avec le titre de visiteur apostolique, en Bulgarie, commencement d'une carrière diplomatique qui devait durer vingt-huit ans. L'épisode le plus marquant de cette période, fut le mariage du roi Boris avec la princesse Jeanne de Savoie. Le roi appartenait à l'Église orthodoxe, alors que sa future épouse était catholique, fait qui rendit laborieuses les négociations menées par Roncalli. Cependant, elles se terminèrent par un arrangement complet et le mariage fut célébré selon les deux rites.

En 1925, Roncalli fut muté de Sofia à Ankara, en qualité de vicaire apostolique et délégué en Turquie, à quoi s'ajouta le poste de délégué pour la Grèce. Pendant son séjour en Turquie, Kemal Ataturk introduisit des réformes draconiennes parmi lesquelles l'interdiction de porter en public des vêtements ecclésiastiques de quelque religion que ce fût. Roncalli s'en souvient : «Je fus à moitié civil pendant près de dix ans ; je devais changer de vêtements chaque fois que j'entrais ou que je sortais d'une église». Lorsque éclata la Seconde Guerre Mondiale, Istanbul et Ankara devinrent des foyers d'espionnage... Roncalli était étroitement surveillé par les agents de l'Intelligence Service, de la Gestapo, du N.K.V.D. russe et du S.I.M. fasciste. «J'appris à tous les reconnaître, disait-il en souriant, mais je ne suis jamais parvenu à savoir s'ils m'avaient à l'œil ou s'ils se surveillaient mutuellement». Ce qu'il fit pour les Juifs durant ces années a déjà été mentionné. En décembre 1944, alors qu'il se trouvait à Athènes, un télégramme en code lui parvint de Rome. L'employé préposé au code était en permission et Roncalli s'assit et commença à déchiffrer patiemment le texte. On lui demandait de se rendre immédiatement à Rome, car il venait d'être nommé nonce à Paris. Pour le Vatican, le poste était peut-être aussi important que le moment délicat. Le général de Gaulle avait demandé que le nonce, Valerio Valeri, fût déplacé dans le mois qui suivrait car il était accusé de collaboration avec le gouvernement Pétain et Laval.

Ce que Paris désirait, c'était une soutane noire avec un passé blanc, comme on écrivait dans la presse.

«Pouvez-vous vous imaginer comme nonce en France ? demanda Pie XII à Roncalli, ajoutant immédiatement : - Franchement non. Mais Nous sentons bien que les autres feraient encore moins l'affaire».

Roncalli résuma l'affaire à un ami de Bergame en se servant d'un vieux proverbe lombard : «Lorsque les chevaux s'effondrent, un âne parvient à franchir l'obstacle».

Pendant les huit années qu'il passa à Paris, le nonce, qui détestait la paperasserie, ne dicta qu'une note diplomatique, mais se fit un cercle d'amis que lui envia tout le corps diplomatique. Outre les mets délicats, Roncalli offrait à ses hôtes des vins excellents - qu'il goûtait à peine pour sa part - des cigares de choix - auxquels il ne toucha jamais - son esprit, son accueil chaleureux, et la sérénité qui émanait de lui devint bientôt proverbiale.

«C'est le seul homme de Paris, en compagnie duquel on éprouve une sensation de paix», avait l'habitude de dire de lui René Mayer. Lorsque Pie XII nomma Roncalli cardinal, le 12 janvier 1953 ce fut son **vieil ami Auriol**, qui, en tant que président de la République, lui remit le chapeau rouge. Trois jours plus tard, le pape le nommait patriarche de Venise, et Roncalli quitta Paris ne laissant que des regrets. Il avait du mal à maîtriser sa bonne humeur. On raconte qu'après la mort de Pie XII, une délégation de notables du Vatican se rendit chez lui pour présenter leurs condoléances. Ils avaient tous l'air triste et défait. Roncalli les écouta pendant un moment, puis battit des mains et dit en souriant : «Allons, quand le pape est mort, on en nomme un nouveau...»

Un mois plus tard, il était élu pontife à Rome. Le nom que prit Roncalli était sans doute le plus modeste et le plus calomnié qu'il pût choisir. Il était tombé en désuétude depuis six siècles et avait été discrédité il y a plus de 500 ans - depuis qu'en 1415 un anti-pape, le Napolitain Baldassare Cossa, qui avait pris le nom de Jean XXIII, fut déposé et emprisonné par le Concile de Constance.

Il devait être un «pape de transition», comme en décida unanimement la presse, car le prochain pape était choisi et prêt, mais puisque, selon la tradition séculaire, seuls les cardinaux sont *papabile*, Giovanni Battista Montini devait d'abord obtenir le chapeau rouge, avant de pouvoir revenir au Vatican. C'est pourquoi le pape Jean donna à Montini le chapeau rouge exigé - ainsi qu'à vingt-deux autres nouveaux cardinaux, portant ainsi l'effectif du Sacré Collège au nombre record de soixante-quatorze membres. Aucun pape depuis Sixte V, en 1586, n'en

avait jamais nommé plus de soixante-dix. Et aucun pape n'avait jamais élevé à la pourpre cardinalice un Africain, un Japonais, ni des évêques ou même de simples prêtres de pays comme l'Uruguay, le Mexique, le Vénézuéla ou les Philippines.

Comme si cela ne suffisait pas, il élargit le Sacré Collège au nombre jamais égalé dans l'histoire, de quatre-vingt-dix membres, y compris trois cardinaux *in pectore*, dont les noms furent tenus secrets pendant un bon moment. Il semblait que ce fils de paysan, qui avait grandi au milieu de douze frères et sœurs, se sentait mieux d'être entouré des foules, de gens modestes de préférence. C'est ainsi qu'une des caractéristiques du dernier pontificat devint la prodigalité avec laquelle le pape donnait des audiences. Une audience, pour le pape Roncalli, n'était pas quelque chose de suprêmement ennuyeux et nécessaire à la fois. Au contraire, les audiences pontificales devinrent une politique et une fin en elles-mêmes.

Rien, si ce n'est une maladie grave, ne pouvait empêcher le pape d'accorder ces audiences. S'il fallait décider qui de l'Association des cordonniers de Lyon ou de l'archevêque de Caracas serait reçu, les cordonniers étaient sûrs de l'emporter. Parmi les milliers d'audiences privées qu'il accorda, près de **cent vingt le furent à des visiteurs Juifs**, parmi lesquels l'ambassadeur d'Israël - à plusieurs reprises - ainsi que plusieurs de ses compatriotes.

«On éprouve un étrange sentiment, lorsqu'on est reçu avec tous les honneurs par les gardes suisses et les *Nobili* comme représentant officiel de l'État souverain d'Israël», avoua le docteur Saül Colbi, directeur du bureau des Communautés chrétiennes au ministère des Affaires religieuses d'Israël, en 1962 «surtout si l'on se souvient qu'il a y cent trente ans seulement, le président de la Communauté juive de Rome devait s'agenouiller devant le pape et recevoir un coup de pied pontifical au derrière».

Des coups de pied symboliques furent encore administrés en 1958, mais leur destination était plus élevée. Lorsque Roncalli maugréa en décembre 1958, de façon à être entendu de deux journalistes : «Je me sens comme un prisonnier de luxe, qui ne peut pas faire ce qu'il veut», personne ne le soupçonna d'exagération. La rumeur courut que par deux fois la Curie avait essayé de saboter ses efforts de réforme. Ses téléphones tombaient mystérieusement en dérangement ; une partie de son courrier se perdait sans qu'on pût en expliquer la raison ; des brouillons de nouvelles encycliques furent égarés à plusieurs reprises - jusqu'à ce qu'il fît appel à ses amis vénitiens pour qu'ils vinssent d'urgence à son aide. Quarante-huit heures, plus tard, il eut un état-major personnel de quatre secrétaires dignes de confiance, qui veillèrent à ce que chaque mot atteignît sa destination dans les délais les plus brefs. Et bientôt Mgr Capovilla, son secrétaire particulier, apprit à être aussi intransigeant que son maître pour mettre des limites aux réponses, aux décisions et aux comptes rendus. A la fin, ceci transforma peu à peu les choses dans la plus vieille bureaucratie du monde.

Vers 1959, la réforme était en l'air et un vent nouveau soufflait à travers les vastes et paisibles salles du Vatican. Pour illustrer le penchant de Roncalli pour le renouveau et l'œcuménisme, la presse forgea un terme neuf : *Aperturismo* la politique d'ouverture, autrement dit l'ouverture en grand des portes sur les courants modernes de la pensée catholique ; sur de nouveaux rapports avec toutes les religions monothéistes et enfin sur une approche nouvelle et incroyable - ô horreur! - du communisme. Toute «l'affaire» entre le plus petit État et le plus grand pays du monde commença au début de 1961. Les diplomates, envoyés par le Saint-Office pour prendre la température, revinrent avec l'assurance semi-officielle donnée par toutes les confessions chrétiennes qu'elles enverraient des observateurs au Concile œcuménique à Rome. Tous, sauf le patriarche de Moscou, dont la *Revue du Patriarcat de Moscou* publia un article hostile, intitulé *Non Possumus* - mots latins pour «nous ne pouvons accepter». Seuls les experts en affaires du Kremlin remarquèrent que l'article, qui accusait pratiquement le pape d'être un agent de l'impérialisme américain, ne portait pas de signature. Ce fait, ainsi que la conviction que derrière le Rideau de fer, les articles ne sortent pas souvent des bureaux des directeurs de journaux, encouragèrent le cardinal Bea à dépêcher son fondé de pouvoir, un évêque hollandais du nom de Willebrands, à Zagorsk, siège du patriarche de Moscou. C'est là que, le 27 septembre 1962, il **donna l'assurance verbale que le Concile catholique ne servirait pas de forum à une condamnation publique du communisme**, et qu'il n'y aurait pas non plus d'hégémonie américaine lors des délibérations du Concile. Satisfait de ces promesses, Khrouchtchev leva son veto : la décision de participer officiellement au Concile fut approuvée deux jours plus tard par le synode orthodoxe, et, en octobre 1962, un groupe de citoyens soviétiques, barbus et vêtus de tuniques noires, fut reçu en audience spéciale par le pape. Pendant les cérémonies d'ouverture, ils se tinrent à une dizaine de pas du trône de Saint-Pierre, à la droite du cardinal Bea.

Trois jours plus tard, lorsque le pape donna une réception officielle à tous les observateurs non-catholiques, il passa plus d'une demi-heure en compagnie des Russes. «Lisez dans mon cœur, leur dit-il et vous verrez qu'il y a plus d'amour et d'amitié que dans mes paroles. Comment pourrais-je oublier les dix ans que j'ai passé à Sofia et les dix autres à Istanbul et Athènes» ?

Cela ne s'était pas produit depuis le Grand Schisme, il y a plus de neuf cents ans, lorsque l'orthodoxie orientale se sépara de l'Église mère de Rome. Il est inutile de dire que ces relations avec le Kremlin provoquèrent la colère d'un bon nombre de catholiques intégristes et deux journaux - l'un en Inde et l'autre au Chili - allèrent jusqu'à appeler Jean XXIII le «pape rouge». En revanche, des observateurs expérimentés rappelaient le sort de 63 millions de catholiques derrière le Rideau de fer et justifiaient la politique de co-existence instaurée par le pape.

«Après tout, dit un des jeunes cardinaux, en novembre 1962, pendant les trois dernières années, il semblait que la paix du monde fût une invention personnelle de M. Krouchtchev ; il était temps de rappeler au monde que l'Église a prêché la paix et la fraternité bien avant que la Russie n'apparût sur la scène politique».

Cependant, Khrouchtchev ne semblait pas prendre ombrage de ce qu'on n'eût pas «respecté» ses droits d'auteur et il le prouva en envoyant son gendre, qui eut un entretien personnel avec le pape en 1963 ; en présentant ses sincères condoléances le jour où Jean XXIII mourut ; et en dépêchant une délégation soviétique aux cérémonies des funérailles du «pape de la Paix».

«Le pape de la Paix» devait être également **le «pape des Juifs»**. Alors qu'il n'était que nonce à Paris, le futur pape Jean Roncalli vit un film d'actualités sur les camps de la mort récemment libérés de Bergen-Belsen, avec leur masse de cadavres décharnés et leurs survivants à moitié morts. Dès que la lumière revint, il montra l'écran et dit, les larmes aux yeux : **«Voici le corps mystique du Christ»**.

Le corps mystique du Christ était le titre d'une encyclique théologique et érudite que Pie XII avait publiée, deux ans auparavant, alors que la plupart de ces squelettes étaient encore en vie.

Je rencontrai pour la première fois le regretté pontife, il y a dix ans environ, alors qu'il était encore cardinal patriarche de Venise. Il fit son entrée à Venise, ville qu'il aimait et connaissait déjà, le 16 mars 1953, sous les acclamations joyeuses de la population. Seules les fenêtres de l'Hôtel de ville restèrent fermées sur son passage, car le conseil municipal était aux mains des communistes, qui décidèrent d'ignorer l'événement. Roncalli dit en souriant : «Nous ferons rouvrir ces fenêtres». Dès le début, une sympathie spontanée s'établit entre le patriarche et les Vénitiens, qui appréciaient la cordialité et l'humour de leur nouveau pasteur. Il mit moins de quatre semaines à nouer des liens amicaux avec tous les partis politiques, y compris l'extrême gauche, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer sa franchise désarmante. Le «premier Vénitien», comme tout le monde l'appela bientôt, semblait également trouver son nouveau diocèse et tout ce qu'on y trouvait à sa convenance, à une exception de taille. Il apparut bientôt qu'il goûtait peu la célèbre Biennale où l'on exposait souvent des tableaux d'un goût douteux. Pour éviter de blesser les sentiments des organisateurs de la plus importante attraction touristique vénitienne - et comme son absence à l'inauguration eût été un affront - il choisit, avec beaucoup de diplomatie, de faire une «retraite méditative» tous les deux ans, pendant la semaine des vernissages.

Mes collègues se moquèrent de moi lorsque je dis que j'avais fait une demande d'audience au patriarche, le matin de l'inauguration de la Biennale de 1956.

«Hier soir, il a refusé de recevoir le président de l'Académie des beaux arts, et l'attaché de presse américain ajouta : «Pourquoi interromprait-il donc ses méditations pour voir un consul de Jérusalem mal dégrossi ?» Ce que j'avais omis de lui révéler c'est qu'au bas du questionnaire que m'avait remis le secrétaire, j'avais inscrit : Profession antérieure - professeur d'hébreu. Le lendemain matin, on me téléphonait du secrétariat de Mgr Capovilla.

- Mercredi matin vous conviendrait-il ? me demanda une voix courtoise.

- Avec plaisir.

- Disons à 11 heures ?

- J'y serai.

- Une gondole viendra vous prendre à 10 heures 40. La cellule dans laquelle le cardinal me reçut était nue et austère, avec deux chaises à hauts dossiers et une table de bois sur laquelle se trouvaient plusieurs volumes épais. Je commençai par exprimer notre profonde gratitude pour tout ce qu'il avait fait en Turquie et dans les Balkans en faveur des Juifs persécutés pendant les années du génocide. J'ajoutai que le grand rabbin Herzog lui était particulièrement redevable... mais il ne me laissa pas achever :

- Pour toutes ces douloureuses questions, dit-il avec insistance, j'en ai référé au Saint-Siège et je n'ai fait qu'exécuter les ordres du pape : Avant tout sauver des vies humaines.

- Mais, Votre Eminence, il y a aussi du mérite à ...

- Quel est votre prophète préféré ? me demanda-t-il en repoussant ma protestation.

- Amos, Votre Eminence, répondis-je.

- Voici venir des jours, dit le Seigneur - où se suivront de près labours et moissons, pressoir et semailles. Les montagnes laisseront couler le vin nouveau, toutes les collines en seront ruisselantes, récita-t-il, sans aucune difficulté, en hébreu.

Puis, il fronça les sourcils, comme absorbé dans ses pensées, il s'arrêta :

- Quelle est donc la suite ?

- Je rétablirai mon peuple Israël..., continuai-je avec plaisir.

Du «retour de captivité» au sionisme, il n'y avait qu'un pas. Nous parlâmes de la Résurrection d'Israël, des installations, des nouveaux villages aux noms bibliques.

- Construisez-vous de nouvelles synagogues ? demanda-t-il brusquement, à un moment.

- Très certainement, dis-je, l'année dernière il y eut plus de nouvelles synagogues que de cinémas et de théâtres réunis.

Il regarda d'un air rêveur par la haute fenêtre qui donnait sur le Grand canal.

- J'aimerais tant visiter, revoir les Lieux Saints, et voir seul les lieux où le Seigneur a accompli ses miracles. Mais le temps passe si vite... termina-t-il avec un soupir.

- Avez-vous dit «revoir» ? (Je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu.)

- J'y suis déjà allé deux fois, dit-il avec son regard pétillant, en 1908, bien avant donc que vous fussiez né - mais j'étais trop jeune alors. Puis, juste après la dernière guerre - mais j'avais trop à faire à l'époque. Qui sait, si je suis sage, peut-être me permettra-t-on d'y aller une troisième fois.

Connaissant son aversion pour la peinture moderne, je n'étais pas sûr qu'il aimât le cadeau que j'avais apporté

de Jérusalem : un album de peintures de Chagall, avec la célèbre Crucifixion Jaune et les Anges Déchus qui unissaient les symboles juif et chrétien dans la vision embrasée d'un monde de guingois. Il feuilleta le volume, et s'arrêta lorsque ses yeux tombèrent sur le Juif en Prière. Après un moment, il demanda :

- Comment appelez-vous ces bandeaux de prière ?

- Des phylactères, Votre Eminence, répondis-je.

- Je sais, dit-il brièvement, mais quel est le terme hébreu ?

- *Tefilin*.

- Cela vient de *Tefila*, prière, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Et l'étole de prière est un tallith ?

J'opinai, sans un mot, surpris. Il y eut un long silence qui ne fut rompu que de temps à autre par les appels des gondoliers, à l'extérieur. Enfin, il dit, plutôt à lui-même :

- C'est ainsi que je l'ai toujours imaginé. Avec le tallith et le tefilin à son bras et à son front... le Rabbi Jésus de Nazareth...

Puis, se souvenant de notre conversation, il se tourna à nouveau vers moi :

- Et comment va votre femme, jeune homme ?

- Je ... je suis célibataire, je n'ai pas...

Et sous son regard bienveillant mais pénétrant, je rougis et commençai à bégayer en expliquant que la guerre et quelques livres ne m'avaient jamais laissé le temps de trouver une épouse. Mais son sourire plein de bonhomie sembla lire à travers mes vaines excuses, en un instant : «Fondez un foyer en Israël», ordonna-t-il en hébreu, s'assurant ainsi que je comprendrais la signification matrimoniale de la phrase hébraïque.

- Oui, Éminence, dis-je en promettant avec obéissance.

Un an et demi plus tard, il fut élu pape et je me mariai - ce qui n'empêche pas ma femme de prétendre que notre union fut ordonnée par le Saint-Siège et a reçu la bénédiction personnelle du pape Jean XXIII.

Quelques papes du Moyen Age protégèrent les Juifs ; d'autres les reléguèrent dans les ghettos ; la plupart d'entre eux condamnèrent la torture et le meurtre des Juifs, mais firent peu pour les arrêter. Quelques papes excusèrent les bûchers de crypto-juifs, leurs successeurs, eux, brûlèrent simplement le Talmud. Alors que l'Église soutenait parfois l'anti-sémitisme moderne, comme dans l'affaire Dreyfus, Pie XI déclara que c'était «un mouvement répugnant auquel ne peuvent participer des Chrétiens». Mais bien que la politique du Vatican envers les Juifs ait oscillé d'un pontife à l'autre, elle n'alla jamais au-delà de la tolérance.

Ce qui reste constant durant tous ces pontificats, c'est l'enseignement religieux et les prêches qui dépeignirent les Juifs comme maudits, avilis et condamnés au châtiment divin. Non contente d'affirmer la malédiction pesant sur les Juifs, l'Église choisit fréquemment d'agir sur elle. «Chaque fois que des ecclésiastiques parlaient de "l'insolence" des Juifs, remarqua un historien catholique, on peut présumer avec certitude que les pouvoirs civils les traitaient comme des êtres humains... Partout la prospérité juive était regardée par la papauté comme contraire aux saintes Écritures et comme une menace pour la chrétienté» (Malcolm Hay, op. cit., p. 34-35).

Quelles que soient les causes complexes de la flambée d'antisémitisme sous Hitler, son vaste et rapide «succès» se nourrit de ces traditions religieuses, qui écartaient les Juifs du reste de l'humanité et considéraient leurs souffrances - infligées par les chrétiens - comme un juste châtiment que leur infligeait un Dieu juste.

Il fallut le choc provoqué par l'extermination des Juifs d'Europe, pour amener les chrétiens à penser de façon décisive que les fours crématoires nazis et autres lieux de massacres étaient, sinon l'aboutissement logique, du moins la conséquence extrême de l'attitude habituelle des chrétiens envers les Juifs. Auschwitz fut simplement l'*Anus Mundi* - l'ultime excrétion du mal, dont le christianisme avait permis le développement en génocide. Pour sauver les Juifs de la machine à exterminer allemande, il fallait une foi et un courage extraordinaires, mais il fallait un courage moral plus grand encore pour **admettre les racines chrétiennes du crime le plus sanglant de l'infamie humaine. Pour admettre ces racines et avouer sa culpabilité.**

«Nous avons conscience aujourd'hui que des siècles et des siècles d'aveuglement ont fermé nos yeux et que nous ne pouvons plus voir la beauté de Ton peuple élu ni reconnaître sur son visage les traits de nos frères privilégiés.

«Nous nous rendons compte que le signe de Caïn est gravé sur nos fronts. Tout au long des siècles notre frère Abel gisait dans le sang et les larmes que nous lui faisions verser car nous avions oublié Ton amour.

«Pardonne-nous d'avoir faussement attaché une malédiction à leur nom de Juifs. Pardonne de t'avoir crucifié une seconde fois dans leur chair. Car nous ne savions pas ce que nous faisions...» (Cité dans le *Catholic Herald*, du 14 mai 1965, note 1).

Ainsi pria le pape Jean XXIII, pauvre fils de paysans, qui était assez grand dans son amour pour les hommes, pour savoir que **la contrition ne suffit pas - sans une expiation réparatrice**.

En Turquie, il avait passé outre à toutes les lois élaborées par les hommes, pour sauver des vies humaines ; maintenant, il allait **transformer la tradition et la liturgie pour les débarrasser de tous les germes de haine**. Comme s'il y avait eu doute, à Rome ou ailleurs, sur le pouvoir de l'amour et de la persévérance à résister seuls contre tous les obstacles de l'animosité et du conservatisme de la Curie rétive, les Quinze pas du pape Roncalli donnèrent la preuve que, quand on le veut, même les murs peuvent céder.

A. LES QUINZE PAS

1. L'héritier de Pierre et le successeur de David

Quelques heures après que la nouvelle de l'élection pontificale fut parvenue à Jérusalem, le 18 octobre 1958, le Président israélien Y. Ben-Zvi, envoya au nouveau pontife, en son nom et au nom d'Israël, un message de souhaits cordiaux, dans lequel il exprimait l'espoir que «son règne pût être témoin d'une humanité jouissant de cette paix entre les hommes et les nations telle que l'avaient vue les prophètes». Le Grand Rabbin envoya lui aussi un message bienveillant. Le pape Jean fit deux réponses : il informa officiellement le Chef de l'État d'Israël de son élection, et, un peu plus tard, remercia le Président Ben-Zvi de ses vœux.

Pour la première fois dans l'histoire, le Vicaire du Christ écrivit au successeur du Roi David, en excellent latin, et la réponse juive parvint en hébreu biblique.

L'ambassadeur d'Israël, Eliahy Sassoon, assista à la cérémonie du couronnement, en tant que «délégué spécial du Gouvernement d'Israël» pour l'occasion.

Le pape reconnut aussi ce geste de courtoisie. **Jérusalem et Rome, comme souverains égaux, étaient à nouveau en bons termes.**

2. Deggendorf

Depuis des siècles, des centaines de milliers de pèlerins allaient chaque année dans la petite ville bavaroise de Deggendorf qui célébrait, tous les 30 septembre, le massacre de toute sa communauté juive. Certains furent brûlés vifs, et les autres passés au fil de l'épée, en 1337, parce que «les Juifs impies ont maltraité l'hostie sacrée avec un chausse-pied pointu, jusqu'à ce qu'elle répandît le sang très précieux», ainsi que nous l'apprend une des inscriptions marquées au bas des douze fresques qui illustrent en détails, purement imaginaires, la calomnie et le massacre en série qui s'ensuivit.

Comme on raconta rapidement que l'Hostie profanée avait une influence miraculeuse, le pèlerinage à Deggendorf fut à maintes reprises récompensé par des indulgences spéciales ; ainsi, en 1361, en 1401 et en 1489 - bien qu'aucune des bulles épiscopales n'eût jamais déclaré pourquoi les sacrements reçus en ce lieu étaient dignes d'une vénération spéciale. Bien que depuis 1870 on prétendît que 100.000 fidèles étaient venus accomplir leurs dévotions au sanctuaire bavarois, plusieurs millions de catholiques devaient avoir lu et médité des descriptions et des inscriptions aussi édifiantes que celle-ci :

«Les Juifs tués et exterminés par les Chrétiens par juste zèle et crainte de Dieu. Fasse Dieu que notre patrie soit libérée de cette canaille infernale en tous temps».

Faisant fi des protestations des commerçants et des hôteliers locaux, Jean XXIII ordonna que les douze fresques et leurs légendes fussent complètement effacées, de même ordonna-t-il l'abandon du pèlerinage annuel. Les nouveaux ordres mirent deux ans à être exécutés, mais, vers 1961, Deggendorf s'était inclinée.

Le zèle purificateur du pape atteignit rapidement l'Église protestante d'Angleterre. En octobre 19S9, le Doyen et le Chapitre de la cathédrale de Lincoln enlevèrent l'inscription séculaire de la pieuse légende du petit saint Hughes, dont nous avons parlé antérieurement, et la remplacèrent par une inscription sur laquelle on lit maintenant : «Les **histoires forgées de toutes pièces sur les meurtres rituels d'enfants chrétiens** par les communautés juives étaient courantes dans toute l'Europe pendant le Moyen Age et bien plus tard... De telles histoires n'ont pas été à l'honneur de la chrétienté et nous prions : Seigneur oubliez nos offenses, et les offenses de nos ancêtres.

3. *Oremus pro Judaeis*

En 1949, Pie XII permit que l'on traduisît le passage *pro perfidis Judaeis* de la prière du Vendredi Saint pour les Juifs, par le terme *incroyant* dans chaque langue. Le terme latin a d'ailleurs cette signification, mais depuis des siècles, on lui avait donné la traduction erronée de *perfide* dans plus d'une douzaine de langues. Conscient de la longévité des vieux mythes et des erreurs anciennes, Roncalli, peu après son élection, au début de 1959, supprima l'adjectif ambigu, aussi bien en latin qu'en langue vernaculaire. A partir du 27 mars 19S9, il demanda aux chrétiens de prier simplement pour les Juifs.

4. Plus de *perfidie*

Était-ce la force de l'habitude, était-ce étourderie, toujours est-il qu'en avril 1963, l'évêque qui célébrait l'office du Vendredi Saint, à saint Pierre de Rome, récita le texte ancien : *pro perfidis judaeis*. Sans qu'il y eût le moindre désordre, le pape Jean arrêta calmement le service et fit recommencer par le célébrant les prières d'intercession, depuis le début. On commenta amplement l'événement qui servit de leçons aux attardés et les persuada que le pape Jean prenait ses réformes au sérieux.

5. «*Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*».

En 1925, Pie XI avait fait ajouter la prière suivante à l'acte de Consécration de l'humanité au Sacré-Cœur de Jésus :

«Regardez enfin avec miséricorde les enfants de ce peuple qui fut jadis votre préféré : que sur eux descende, mais aujourd'hui en baptême de vie et de rédemption, le sang qu'autrefois ils appelaient sur leurs têtes».

Cette prière, inspirée par les intentions les plus louables, eut un effet contraire au but visé, car pour l'auditeur qui écoutait à moitié, elle impliquait le peuple juif tout entier, et non une assemblée déchaînée de quelques centaines de personnes qui s'étaient massées devant le palais de Pilate, et qui avaient jadis crié : «Que son sang

retombe sur nous et sur nos enfants» (Mt XVII, 25). On trouva la preuve de cette ambiguïté dans plus de cent missels différents, qui traduisirent tous le passage essentiel de façon erronée par : «Ils ont depuis longtemps appelé le sang du Sauveur sur eux».

Pour éviter que cette prière ne causât de la souffrance, au lieu d'apporter le réconfort, de l'amertume plutôt que de la fraternité, le pape la fit supprimer complètement en septembre 1959.

6. «*Abhorre l'incroyance juive*».

Un ancien cérémonial de baptême catholique contenait la formule d'abjuration suivante : «Abhorre l'incroyance juive (dans le Christ) et rejette l'erreur hébraïque (que le Messie n'est pas encore venu)». Expurgeant le cérémonial baptismal de cette phrase, le pape supprima également un certain nombre de passages identiques d'autres prières, qui étaient offensants pour les protestants et les musulmans.

La revue *Time* commenta ces suppressions par ces mots : «Le rituel catholique romain est de plus en plus diplomatique» - ce qui ne pouvait être plus éloigné de la vérité. Jamais pontife ne fut sans doute moins «diplomate» - dans le sens généralement donné à ce mot - que Jean XXIII. Ce qui a motivé ces réformes - et d'autres - était la conviction qu'il exprimait en quatre mots simples : *via caritatis, via veritatis* - que la charité et la vérité allaient de pair.

7. Premier vicaire patriarcal de rang épiscopal en Israël

«Sa Sainteté s'est intéressée de près à la situation d'Israël, dont elle était bien informée. Elle témoigna beaucoup de sympathie au peuple juif, à ceux qui vivaient en Israël surtout. Elle rappela avec plaisir qu'elle avait eu la possibilité, pendant la Seconde Guerre mondiale, d'aider un grand nombre de Juifs. Elle parla volontiers de ses bonnes relations avec des diplomates israéliens, et exprima l'espoir que les relations entre le Vatican et Israël fussent rapidement améliorées».

C'est en ces termes que l'archevêque Georges Hakim, chef de la communauté catholique grecque d'Israël, relata à la presse sa visite *ad limina*, au cours de laquelle il avait été reçu par le pape Jean en audience privée le 8 juin.

Pour éviter l'impression que son vœu pieux ne fût qu'une phrase aimable, le pape intronisa peu après Mgr Chiappero, qui était depuis 18 ans membre de la Custode franciscaine en Terre Sainte, premier vicaire patriarcal d'Israël à avoir un rang épiscopal. Ce n'était pas seulement une «amélioration» effective des liens entre Rome et Jérusalem, mais un rapprochement diplomatique incontestable et il fut interprété comme tel par la presse d'Italie, d'Israël et des États-Unis.

8. *Je suis Joseph, votre frère.*

En octobre 196o, le pape Jean reçut - pour la première fois dans les annales du Vatican - une délégation de 130 dirigeants américains de l'*United Jewish Appeal* qui avaient fait étape à Rome, pour lui offrir un Manuscrit précieux et le remercier des vies juives qu'il avait sauvées de l'holocauste nazi. Le pape dit dans sa réponse : «Nous sommes tous les fils du même Père céleste. La clarté de l'amour et de ses œuvres doit toujours briller parmi nous».

Et, étendant ses deux bras dans un embrassement symbolique, il termina avec les mots du quatrième Patriarche :

«Je suis Joseph, votre frère» (Genèse XLV, 4).

Dans son commentaire sur cette entrevue, la revue catholique *Unitas*, publiée par la presse pontificale grégorienne, dit dans son numéro de printemps 1961 (Unitas Vol. XIII, n°1, Rome. Printemps 1961, p. 2 6-27) :

«En disant: *Son'io, Giuseppe, il Fratello vostro*, le Saint Père ne citait pas seulement les paroles de Joseph en Égypte; il se dépouillait aussi, pour un instant, de la gloire de sa fonction. En se servant de son nom de baptême - Giuseppe - il voulait leur parler comme quelqu'un qui fait grand cas de la dignité humaine. Une entrevue pontificale, aussi affectueuse et persuasive que celle-là, est sans précédent».

Lorsque Juda s'approcha de Joseph, sans reconnaître son frère en lui, la Tora décrit leur rencontre : vayig-sh elav Yehudah — et Judah s'approcha de lui. Le célèbre exégète de la Bible Baal-Haturim remarque que les dernières lettres des trois mots hébreux signifient shaveh **- égal**, et il conclut : «Juda fit remarquer à Joseph : il se peut que tu sois un puissant potentat étranger, mais je suis ton égal».

9. Les enfants d'Israël restent chers au Seigneur

En vue de **briser toute résistance religieuse** et de **préparer la voie à de nouvelles réformes œcuméniques**, Jean XXIII autorisa Mgr J.M. Oesterreicher, directeur de la revue annuelle *The Bridge* et du nouvel Institut d'Études judéo-chrétiennes (The Bridge, édité par Mgr Oesterreicher ; Panthéon Books ; New York, 1961) à publier, en 1961, un traité qui fut abondamment cité et qui disait, entre autres :

> «Quelle est la signification de tous ces changements, surtout en ce qui concerne les Juifs ? La position de l'Église envers ceux qui ne partagent pas sa foi, en particulier envers les Enfants d'Israël, a-t-elle changé ?... Il y a un changement, un changement d'attitude, d'approche et d'esprit... Les bouleversements et les génocides des dernières décennies ; une meilleure connaissance des civilisations éteintes ou vivantes ; une science approfondie du vieil hébreu auquel seul l'humanisme moderne pouvait atteindre ; une conscience plus intime des mécanismes compliqués de l'esprit humain, ces facteurs et bien d'autres ont élargi notre horizon... Nous ne lisons plus les

nombreuses affirmations violentes de Jésus sur ses compatriotes, que rapportent les Évangiles, comme si c'étaient des paroles de mépris, mais plutôt des coups d'aiguillon pleins de miséricorde. Aujourd'hui mieux que jamais nous nous rendons compte, qu'en dépit de leur opposition passée et présente à l'Évangile, les Enfants d'Israël restent chers au Seigneur. Car il est un Dieu de Fidélité (voir II épître aux Romains, 28-29).

10. Aimer Israël de façon plus consciente

Pour bien faire comprendre le même message dans son propre diocèse, l'évêque de Rome encouragea le Père Tomaso Federici, professeur d'hébreu et d'études bibliques à l'Institut pontifical Saint-Anselme de Rome, à publier un livre dont le titre résumait une nouvelle estimation religieuse : *Israele vivo* - Israël vivant ; dès que le livre parut, il eut le privilège d'un compte rendu en première page de l'*Osservatore Romano*, le 9 mars 1963, disant :

«Un amour plus conscient d'Israël aujourd'hui fait partie intégrante du nouvel esprit œcuménique... L'élection du peuple d'Israël est pour nous, chrétiens, un mystère de la foi. Elle peut et doit avoir sa place et sa fonction dans notre vie spirituelle».

Le compte rendu citait ensuite le livre : «La volonté du Père céleste, en ce qui concerne les Juifs, reste un mystère pour nous, éclairé par l'espoir qui nous fut révélé, qu'à une date connue de Dieu seul, ils parviendront à l'unité avec nous».

Federici citait l'archevêque de Zagreb qui parlait d'Israël comme *populus ille fidelis* - cette nation fidèle... «qui a des relations uniques avec l'Église, et comme elle n'en partage avec aucun autre peuple». Le livre s'achevait sur une vision de la «Jérusalem Céleste vers laquelle tous les Enfants de Dieu dirigent leurs pas».

Il est bon de savoir que ce livre publié, entre-temps, en catalan et en espagnol, doit paraître en allemand et en anglais. L'édition française Israël vivant (Editions Universitaires, Paris 1965) est dédiée «A la sainte mémoire du très aimé pape Jean "frère Joseph" Zaddiq».

11. Faire pénitence

Dans sa septième encyclique *Paenitentiam Agere* (faire pénitence), publiée le 1er juillet 1962, le pape invitait les fidèles catholiques à prier et à faire pénitence «de tout leur cœur et de toute leur âme». Il présenta ce besoin de pénitence, de jeûne et de prière, en faisant remarquer que ces méthodes vénérables «nous viennent des traditions de l'Ancien Testament de Moïse et des prophètes hébreux...»

Nous avons là un exemple typique de la façon dont Jean XXIII accentua en de multiples occasions les liens communs entre Chrétiens et Juifs ; et la dette du christianisme envers le judaïsme pour les traditions bibliques et prophétiques que partagent les deux religions.

12. «*Priez pour la paix d'Israël*»

Outre son confiteor émouvant : «Pardonnez-nous la malédiction que nous avons faussement attachée à leur nom de Juifs», le pape Jean instaura d'autres actes de pénitence chrétienne - et d'abord en Allemagne, bien sûr. En février 1963, il fit don d'un calice précieux à l'Église de l'Expiation près de l'ancien camp de concentration de Bergen-Belsen. Dans la lettre qui l'accompagnait, le cardinal secrétaire d'État Cicognani écrivait à l'évêque Janssen : «Le Saint Père a le fervent désir que cette Église-mémorial contribue à faire renaître l'esprit de contrition parmi les hommes d'aujourd'hui et à le maintenir toujours vivant». Le calice baroque était, soit dit en passant, un ancien présent qu'appréciait beaucoup Pie XII.

En juillet 1963, le cardinal Giacome Lercaro, consacra une chapelle du souvenir près de l'horrible camp de la mort de Dachau ; Jean XXIII avait fait commencer la construction de cette chapelle, mais il mourut avant de voir son achèvement. Poursuivant sa tâche, le pape Paul VI envoya sa bénédiction apostolique «implorant le repos éternel pour ceux qui furent enterrés ici, et la paix pour le monde entier».

Le dimanche qui suivit la fête du Sacré-Cœur en 1961, tous les catholiques allemands firent à son instigation, la prière suivante :

«Seigneur, Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de pitié et Dieu de consolation. Nous confessons devant vous : Parmi nous un nombre incalculable d'hommes ont été tués, parce qu'ils appartenaient au peuple par lequel le Messie se fit chair... Dans un esprit d'expiation profonde, nous demandons humblement le pardon... des péchés qui furent commis par nos compatriotes. Nous supplions pour que l'esprit de paix et de réconciliation revienne dans tous nos foyers... Priez pour la paix d'Israël parmi les nations, aux frontières de son État et parmi nous...»

13. L'Église et Israël sont deux enfants d'une même famille

L'Espagne a abrité des Juifs pendant la guerre - à la demande du Vatican - mais les livres de classe espagnols, dix ans après Auschwitz, abondent encore de «Juifs traîtres» et de «Juifs déicides», de même que la presse espagnole ressuscita «le Protocole des sages de Sion», jusqu'à 1949 (dans l'organe officiel de la Phalange *Arriba* du 17 octobre 1949) et parlait encore en 1952 «du cas de meurtre rituel de Dominguito del Val» (Dans le journal madrilène *YA*, du 31 août 1952).

Dès le 8 décembre 1938, l'organe de l'Église *Voz de Espana* parla de la conférence pan-américaine qui s'était tenue à Lima, comme d'une réunion organisée par les Juifs et les athées, pour permettre aux États-Unis de faire main basse sur l'hémisphère américain et, en 1950 encore, l'évêque espagnol Teruel dans une lettre pastorale, rendait les Juifs pratiquement responsables de tous les malheurs du monde (Nehemia Robinson, *The Spain on*

Franco and its policies towards the Jews, Congrès juif mondial, New York, 1953). En 1955, l'hebdomadaire catholique *Que pasa ?* publia un article sur *L'Antéchrist en action*. L'Antéchrist qui tâchait «d'influencer la politique des États-Unis, de contrôler la presse, la radio et le cinéma, et laver les cerveaux et les pensées de millions de personnes» se révéla être l'*American Jewish Committee*.

Pour transformer ce climat moral, il fallait un briseur de glace ou un alchimiste des sentiments. Dès le début de 1959, le pape envoya deux émissaires à Madrid, que suivit plus tard le cardinal Bea, chef du secrétariat pour la promotion de l'Unité chrétienne. Nous avons un aperçu de leur succès dans la chronique suivante des événements :

- En mars 1959, eut lieu à la Bibliothèque nationale de Madrid, une exposition, officiellement parrainée, sur le thème : la Culture hispano-juive.

- En octobre 1959, Max Mazin, vice-président de la communauté hispano-juive, inaugura **la première synagogue** du pays. «C'était, comme il le dit dans son discours d'inauguration, la première fois que les Juifs de la capitale espagnole pouvaient célébrer leur culte dans leur propre synagogue **depuis l'expulsion de 1492**».

- En avril 1961, l'Association d'amitié judéo-chrétienne fut installée, en grande cérémonie, à Madrid, avec l'approbation des autorités civiles et religieuses.

- Le 14 novembre 1961, le Père Paul Démann arriva de Paris à Madrid via Rome, pour faire une conférence publique dans la grande salle des Actes d'Espagne du Conseil supérieur de la recherche scientifique, sur un sujet qui n'avait jamais été évoqué dans le palais baroque auparavant : *Juifs et Chrétiens*. Si le sujet était nouveau, les premières paroles du conférencier furent un **défi non dissimulé aux 14 évêques et archevêques** qui occupaient le premier rang de l'assistance :

«L'Église et Israël sont deux enfants d'une même famille qui partagent un long passé commun -toute l'histoire sainte ; un immense patrimoine commun -tout l'Ancien Testament ; une solidarité profonde devant Dieu et le monde, et enfin un grand espoir... Cette position a été clairement définie par le Saint-Siège de Pie XI à Jean XXIII, dont l'attitude a suscité de profonds échos et de profondes répercussions...»

-En avril 1964, la communauté juive de Madrid fut légalement econnue comme association ; statut qui a été jusqu'alors refusé pour ainsi dire à toutes les autres congrégations non-catholiques.

- En mai 1964, le général Franco signa un édit, décrétant que l'ancienne synagogue El Transito de Tolède, qui depuis 1492 servait d'Église, devenait le Musée national Séphardim consacré à tous les aspects de la culture hispano-juive. «On ne peut comprendre l'esprit espagnol sans souligner la présence du peuple juif en Espagne», dit le Caudillo dans le préambule de son décret.

- Au printemps 1965, le gouvernement espagnol consacra un timbre à la synagogue de Tolède.

- En janvier 1966, Max Mazin, président de la communauté de Madrid, fut admis à plaider publiquement à la Télévision d'État espagnole l'abolition «de la croyance que la race juive est coupable d'avoir tué le Christ». Et, en avril 1966, Max Mazin fut invité à faire une conférence sur le judaïsme, devant 300 jeunes séminaristes catholiques, à Avila - la ville où naquit le Grand Inquisiteur Torquemada et où il est enterré.

14. *Pacem in Terris* - en hébreu

«Disons que nous sommes pour plutôt que contre», dit Jean XXIII en janvier 1963, à un groupe d'auxiliaires du Vatican, lorsqu'ils lui proposèrent une nouvelle encyclique pontificale, adressée non seulement aux évêques et aux fidèles de l'Église catholique romaine, mais également «à tous les hommes de bonne volonté», et, bien qu'il ne soit pas fait spécifiquement mention des Juifs dans ses 66 pages, cette affirmation pontificale, la plus forte de l'histoire sur la liberté religieuse, devint le premier document de l'Église à être officiellement publié dans sa traduction hébraïque par une institution israélienne. Son éditeur était le *Committee for Inter-Faith Understanding in Israël and in the Wlorld*. «Traduction» n'est peut-être pas le terme exact, car l'érudit de la Bible ne peut s'empêcher de trouver que son titre même, emprunté à Luc II, 14, sonne mieux en hébreu, dont la liturgie abonde en prières pour *shalom alei adamot* - la paix sur la terre. Paix, en hébreu, vient en fait d'une racine qui signifie «plénitude, intégralité» puisque son accomplissement a toujours été exalté par les prophètes comme la bénédiction suprême et le suprême but de la vie. D'autres expressions bibliques qu'elle contient, comme «La grandeur infinie de Dieu... Que tes oeuvres sont diverses ô Seigneur... Créateur de l'Univers...», ont une assonance plus musicale dans leur hébreu d'origine que dans la latinisation quelque peu lourde. Voilà sans doute la raison pour laquelle les **15.000 mots de la déclaration romaine se limitèrent à 8000 mots à peine à Jérusalem** - en dépit d'une traduction méticuleuse et soignée.

Le lecteur juif n'a besoin d'aucune recherche approfondie pour sentir le souffle prophétique sur les principes de l'encyclique : Justice, Vérité, Paix et Fraternité - énoncés pour la première fois, de façon si éloquente, dans le Pentateuque... L'idée de paix, non seulement comme l'absence de guerre, mais comme état béni d'harmonie naturelle de l'univers tout entier, est commune en effet au christianisme et au judaïsme. Quant à la foi dans le Dieu d'Israël, elle obligea aussi la chrétienté à exiger que le gouvernement temporel soit fondé sur la justice divine. C'est pourquoi dans son 83è chapitre, l'encyclique cite le livre juif de *La Sagesse de Salomon*, où il est dit que Dieu a donné le pouvoir aux gouvernants, mais qu'il fouillerait aussi leurs œuvres et s'enquerrait de leurs desseins (6-1-4).

Un autre concept courant est la **tolérance**. Aucun rabbin d'Israël n'hésiterait à donner son adhésion à l'affirmation claire de Jean XXIII selon laquelle «tout être humain a le droit d'honorer Dieu selon les préceptes de sa conscience, et de ce fait le droit d'adorer Dieu en privé et en public». Ce n'est pas hasard s'il n'est fait mention que d'un seul dogme spécifiquement chrétien - au dixième paragraphe - sur les 173 chapitres de cet appel

chrétien, universel. «L'absence de toute argumentation christologique accentue encore le rôle des fondements juifs du document» dit le professeur David Flusser de l'Université hébraïque, dans sa préface à l'édition hébraïque de l'encyclique, et il conclut : «Nous, Enfants d'Israël, pouvons, en l'occurrence, nous enorgueillir que les nobles idéaux que contient ce document chrétien soient, en grande partie, pris dans l'héritage que le christianisme recueillit de la Loi d'Israël... **Ce n'est que si l'Église est aussi animée de l'esprit de fraternité envers nous les Juifs, qu'elle gagnera la confiance de l'humanité et qu'elle se développera**. L'Église a tout intérêt à toujours se pénétrer de l'esprit de bonté de Jean XXIII».

S'il fallait une preuve plus évidente à l'affirmation de Pie XI, «spirituellement tous les chrétiens sont sémites», la sublime vision biblique de Jean XXIII, d'une famille humaine commune, vivant dans la paix et la justice, l'a donnée.

15. Bea, Eichmann et la coopération entre religions

Si Jean XXIII avait été maréchal, et on peut présumer qu'il l'est devenu dans les milices célestes, ses innombrables initiatives mineures prendraient le nom collectif de **campagne d'usure engagée contre les forces de l'obscurantisme, du particularisme et du statu quo chrétien**. Il faudrait un livre entier pour énumérer toutes ses escarmouches rusées, ses sorties insidieuses et ses raids astucieux, mais il n'aurait jamais aimé le voir imprimé. Car hormis un halo d'admiration - dont il se souciait peu - ce livre eût provoqué bon nombre d'humiliations d'autre part - ce qu'il n'eût pas apprécié du tout.

C'est pourquoi contentons-nous de mentionner brièvement quelques-uns des résultats du bon pape Jean «pour ouvrir les fenêtres et faire tomber les murs». En vue de centraliser tous les efforts d'œcuménisme, le pape créa quelque chose de nouveau et sans précédent : «Le secrétariat pour la promotion de l'Unité des chrétiens», à la tête duquel il plaça le **cardinal Bea** et auquel il confia la tâche globale d'éduquer l'opinion publique par des lettres, des conférences et des contacts personnels. L'équipe de Bea était tellement **indépendante**, qu'à la veille du Concile Œcuménique, on faisait observer à Rome, que Bea et ses *Beati* étaient **le seul groupe conciliaire qui n'ait pas eu à souffrir de l'ingérence de la Curie.**

Les **armes** principales des *Beati* étaient au nombre de trois : l'œcuménisme entre chrétiens, la liberté religieuse et les Juifs.

Où qu'ils allassent, et il y eut peu de pays chrétiens où ils ne fussent allés en visite ou en tournée de conférence, entre 1960 et 1963, ils employaient la formule magique de Roncalli : «Vérité dans la charité» ou «Vérité dans l'amour».

Bea se rendit lui-même en Espagne, où il fit maintes et maintes fois remarquer «qu'il y avait de nombreuses façons pour l'Espagne, d'améliorer sa façon d'agir envers les non-catholiques». A New York, il organisa une réunion interreligieuse avec de nombreuses personnalités catholiques, protestantes et juives, dont on parle encore comme du colloque *Agapè*, et qui fit grande impression. A cette «fête de l'amour fraternel», il déclara qu'il était du «devoir primordial de tous les groupes de l'humanité de s'unir pour vaincre les haines du passé». Dès sa création, l'*American National Conference for Inter-racial Justice* appela tous les catholiques «à travailler à la suppression complète du préjugé antisémitique, qui existe en nous-mêmes et dans notre nation». Suivit une tournée de conférences théologiques de quatre jours, au cours desquelles il ne cessa «**en vertu de l'autorité pontificale**», de proposer les **principes fondamentaux** d'un rapport conciliaire sur l'antisémitisme. Nathan Pusey, doyen de Harvard, où 159 des universitaires catholiques et protestants les plus éminents se réunirent pour recevoir son message, déclara : «Nous pensions que nous aurions peut-être dû attendre cent ans encore, avant d'arriver à ce colloque». Où qu'il allât, il déplaçait de nombreuses foules et provoquait un silence respectueux pour ce que la revue des Jésuites *America* a appelé «la voix authentique du giovannisme».

Bea dut refuser 70 invitations qui le sollicitaient pour les États-Unis, mais les huit conférences publiques qu'il y fit se terminèrent par des ovations et lui valurent des titres de la presse tels que *Pater Ecumenicus* (à New York) et «dépositaire des espoirs juifs» (à Chicago et Washington). Un résultat ultérieur de son influence fut la participation des porte-parole catholiques et protestants d'Amérique à la publication de l'étude de l'historien juif français Jules Isaac : *L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes ?*

L'édition américaine, qui contient une préface du cardinal Cushing de Boston - qui reçut Bea aux États-Unis - et du Dr Bernard Oison de l'*Union Theological Seminary*, faisait remarquer que l'Église avait délibérément enseigné le mépris des Juifs, et les avait maintenus dans un état dégradant. Alors que l'extension de la démocratie avait arrêté l'habitude d'avilissement de la chrétienté, la brochure prouvait, à l'aide de faits irréfutables, que «l'enseignement du mépris existe encore». Six semaines après la publication du livre, trois maisons d'éditions catholiques annoncèrent «des éditions revues et corrigées» de livres de classe et de littérature pieuse.

«C'est particulièrement aux professeurs de demain que nous désirons rappeler que le Juif de l'Évangile qu'ils présentent à leurs élèves sera sans doute le premier et le seul qu'ils rencontreront jamais», dit Sœur Marie-Louis-Gabriel de Sion, en guise d'avertissement, dans une étude abondamment citée et qui traitait «des questions que les catholiques ont pu se poser depuis la fin de la guerre, quant à une contribution possible de la liturgie et du catéchisme catholiques à l'antisémitisme».

Animé du nouvel esprit roncallien, le cardinal Liénart de Lille affirma que «les Juifs restent toujours le Peuple élu», et le cardinal Meyer de Chicago fit remarquer «qu'un sens accru des responsabilités et de la solidarité envers le Frère aîné de l'Église peut être décelé dans les milieux catholiques aujourd'hui».

Une des premières tentatives religieuses pour introduire la renaissance suprême d'Israël, dans la pensée œcuménique, apparut dans la revue catholique allemande *Hochland* :

«Après l'empreinte faite par les transformations du pape Jean XXIII dans la liturgie, le monde chrétien a manifesté une conscience croissante de sa solidarité avec les Juifs... Il est significatif que dans le Nouveau Testament, il ne soit pas fait mention d'un Nouvel Israël ; c'est une indication de plus, que Dieu ne s'est jamais dédit de sa promesse à son peuple... Auschwitz fut peut-être la pire défaite subie par la chrétienté... La culpabilité en incombe à toute l'humanité pécheresse ; nous avons tous tué l'agneau... la crucifixion des Juifs a duré près de 2000 ans, et a atteint sa plénitude avec les atrocités terrifiantes du Troisième Reich. Il semble que le *Consummatum est* du Christ (Jean XIX, 30) a été prononcé à nouveau, mais cette fois du ciel, pour que de la nuit de souffrances et de mort, sorte la renaissance d'Israël. Lorsque les souffrances de l'enfantement sont à leur paroxysme, la naissance est proche ; la renaissance d'Israël et son salut».

Il fallut un peu plus longtemps pour que les répercussions atteignissent la lointaine Amérique latine, «le continent catholique», mais en août 1964, le primat du Mexique, le cardinal Miranda y Gomez, envoya une lettre au Comité central juif de son pays «assurant une fois de plus les Juifs de sa bienveillance et se déclarant prêt à user de son influence pour faire disparaître toutes les manifestations de l'antisémitisme».

Un an plus tard, un de ses collègues prélat fit encore mieux ; en juillet 1965, le primat du Chili, le cardinal Raoul Silva Henriquez, fit un discours à la synagogue Bnai-Brith de Santiago du Chili, discours qui abondait en termes hébreux et se terminait par ces mots : «Dans les desseins insondables du Seigneur, vous continuez à être le témoignage du sacrifice, du martyre de l'amour et de la liberté, de la défense des droits humains et de la dignité de l'homme. Dieu n'a pas abandonné son Peuple, et une merveilleuse aurore d'espoir, de paix et de liberté, de fraternité et d'amour, va dorénavant briller sur Israël. C'est ce que nous désirons de tout notre cœur».

Un journal du soir chilien fit remarquer avec juste raison : «Il y a dix ans, une telle réunion n'était pas seulement impossible, elle eût également été inconcevable».

En Europe, un nombre croissant de voix se joignaient au chœur de la nouvelle symphonie du pape Jean.

«Les Juifs attendent encore une preuve de notre solidarité ; la prière ne suffit pas ; c'est à nous chrétiens de faire le premier pas ; nous devons nous rencontrer et parler... et apprendre les uns des autres». Ainsi s'exprimait l'archevêque - plus tard cardinal - Jaeger de Parderborn.

Le cardinal Heenan de Westminster ajoutait pour sa part : «La religion juive est ...la source de notre foi. J'attends une coopération de plus en plus étroite entre Juifs et Chrétiens».

Le cardinal Lercaro, lui, affirmait : «Les deux biens les plus sacrés, qui constituent ensemble l'acte le plus parfait de l'Église primitive, viennent tous deux du patrimoine d'Israël : non seulement la Sainte Écriture - ce qui est évident, mais **aussi l'Eucharistie, qui était déjà préfigurée par l'agneau pascal et la Manne et que l'on retrouve dans la Haggada juive de la Pâque**. De plus, la Parole de Dieu et l'Eucharistie réalisent mystérieusement, de nos jours, comme jadis, une véritable communauté entre l'Église du Christ... et le Saint-Kahal des enfants d'Israël».

«Aucun concile œcuménique ne peut ordonner aux fidèles d'aimer les Juifs. Le Christ lui-même l'a fait, et nous ne pouvons que répéter son vœu» disait le cardinal Frings de Cologne.

Mgr Guerry, archevêque de Cambrai apportait lui aussi son hommage : «Nous respectons la loyauté du peuple juif envers sa **mission millénaire de porte-parole du monothéisme et de la transcendance de Dieu**».

Les cardinaux Ritter, Cushing, Léger, Koenig, Alfrink, Suenens et Doepfer, ainsi que plus d'une centaine d'évêques et d'archevêques, firent de semblables affirmations publiques qui aidèrent à faire tomber la vieille gangue des hostilités séculaires.

On n'avait pas prévu que la capture et le procès d'Adolph Eichmann coïncideraient avec le pontificat de Jean XXIII - du moins sur terre - et pourtant la période ne pouvait être plus adéquate.

Alors qu'à Rome les commissions préliminaires du Concile œcuménique étaient occupées à préparer leur ordre du jour, les détails atroces du génocide allemand étaient rappelés avec éclat à Jérusalem.

Deux années de guerre contre la haine, entreprise par Jean XXIII, avaient préparé le terrain moral pour les ultimes questions, posées par les révélations faites dans la capitale israélienne.

«L'horreur nazie avait-elle pu jaillir spontanément et s'être épanouie à partir de rien, sans plusieurs siècles d'antisémitisme pour la nourrir et lui donner, en secret, sa force ? Et lorsque les ténèbres du nazisme apparurent sur l'Allemagne, la réponse chrétienne à ce mal était-elle celle qui convenait, même vaguement ? A mon avis, la réponse douloureuse à ces deux questions est non, écrivit James O. Gara, directeur de *Commonweel*, le 12 mai 1961.

«Ce n'est pas l'issue du procès Eichmann qui devait concentrer l'attention du monde, disait l'éditorial de l'*Irish Times* de Dublin, le 30 mai 1961, mais la politique du système qui lui a permis de commettre des crimes en séries et les leçons morales qui peuvent être tirées de cette trahison de la dignité humaine».

Le Peuple, de Bruxelles écrivait le 25 juin 1961 :

«La presse catholique a récemment reçu du cardinal Liénart de Lille une lettre pastorale sur l'antisémitisme, que le procès Eichmann rend encore plus opportune. L'antisémitisme est un état d'esprit des plus dangereux. La destinée religieuse d'Israël est un mystère de la Grâce. Le cas d'Eichmann ressuscite un chapitre lamentable de l'histoire de l'humanité ; il sert de stimulant à la méditation chrétienne».

Au Brésil, *Anhembi* consacra un numéro spécial au procès, faisant remarquer que l'antisémitisme n'était pas l'apanage de l'Allemagne nazie, et qu'il n'avait pas été limité à la période hitlérienne. La persécution des Juifs était un point noir dans l'histoire de la chrétienté, qui doit maintenant se purifier de ce mal venimeux... Plusieurs journaux catholiques insistèrent sur les paroles d'Eichmann, à propos de la conférence de Wannsee où l'élite nazie

décida de la «solution finale».

«Je sentais comme Ponce Pilate, que je pouvais me laver les mains de la culpabilité, car les décisions de Wannsee furent prises par les échelons les plus hauts, par les papes de l'État...»

D'autres publications de l'Église mirent leurs lecteurs en garde pour qu'ils ne fissent pas d'Eichmann un bouc émissaire sur lequel les pharisiens pouvaient se décharger de leurs péchés. Au contraire, insistèrent-ils, l'humanité tout entière partageait sa culpabilité. Et un petit nombre de journaux, comme le *Catholic Star Herald* de Camden, N. J., du 15 décembre 1961, se firent l'écho du profond souci de la nécessité d'éviter toute nouvelle possibilité d'une telle atrocité :

«Alors que nous nous rappelons ce souvenir sombre et amer de notre époque, reconnaissons le devoir qui nous incombe d'effacer toute trace d'antisémitisme dans le cœur de notre jeunesse. Une génération future pourra peut-être oublier des cruautés aussi incroyables, si nous ne nous donnons pas la peine de lui enseigner l'amour de nos frères juifs».

Des remarques aussi émouvantes, en même temps qu'empreintes d'autocritique, amenèrent un nombre croissant de personnalités religieuses à se demander si l'attitude hostile aux Juifs qui avait longtemps prévalu chez les chrétiens n'avait pas contribué à la croissance de l'antisémitisme, qui atteignit son paroxysme avec les crimes nazis. Pour la première fois, semblait-il, le monde civilisé de la chrétienté avait la pleine conscience de sa complicité dans l'entreprise criminelle et diabolique de l'hitlérisme. Là où avait échoué le procès de Nuremberg, le procès d'Eichmann triompha. Peu à peu la leçon de Jérusalem pénétra les esprits. Deux ans plus tard, le concile de Rome allait tirer les conclusions morales.

Enfin, et ceci n'est pas négligeable, il y eut une prolifération d'associations de coopération entre les religions, hésitantes mais bien intentionnées.

Avant l'ère roncallienne, il n'y avait que deux organismes de ce genre : la *National Conference of Christians and Jews*, fondée aux États-Unis en 1928, et le *Council of Christians and Jews*, qui avait été créé à Londres en 1942.

Sous l'influence bienveillante et stimulante de Jean XXIII, il n'y eut pas moins de **98 associations** qui se créèrent sous son pontificat et 19 autres depuis 1963, qui aujourd'hui recouvrent les cinq continents. Elle comprennent l'*Amitié judéo-chrétienne*, en France et en Suisse ; *Amiciia Judeo-Christiana*, en Italie ; *Institut Kirche und Judentem*, à Berlin ; Amistad Judeo-Christiana en Espagne ; *Conselho de Fraternidade Christao-Judaica*, au Brésil, et 36 *Conciles de Chrétiens et Juifs* locaux en Allemagne, dont la tâche est coordonnée par un bureau central à Francfort.

Leurs publications, pour ne citer que les plus importantes, comprennent : les *Cahiers sioniens* en France ; la *Freiburger Rundbriefe*, en Allemagne ; *The Bridge* aux États-Unis ; *Common Ground*, en Angleterre ; *Christlisch-Judisches Forum*, en Suisse ; *At the Cross roads, Dialogue* et *The Jews and Ourselves* qui a été rebaptisé de façon plus heureuse *Encounter Today*, ces trois dernières publications venant de l'ordre de Notre-Dame de Sion en Amérique, au Canada et en France. Enfin, il y a *Quest*, collection de livres parrainée par l'I*nstitute of Jewish-Christian Studies*, de l'Université de Seton Hall aux États-Unis.

L'organe dont l'esprit est le plus œcuménique est, sans conteste, le *Comité pour la Compréhension entre les religions en Israël et dans le monde*, qui fut fondé à Jérusalem le 29 décembre 1958, huit semaines après que Rome eut élu un pape qui dans son discours de couronnement déclarait qu' «il voulait être le pasteur de tout le troupeau des croyants, et non seulement des brebis de son parc».

S'associèrent à cette initiative : le recteur de l'Université hébraïque, le professeur Mazar, le rabbin Y. M. Toledano, ministre des Affaires religieuses d'Israël ; le patriarche latin Mgr Vergnani ; le professeur Martin Buber, le maire de Jérusalem, Gershon Agron ; Amin Jarjura, un grec orthodoxe et le maire de Nazareth ; Sohayl Shukry, secrétaire de la Communauté musulmane de Haïfa ; le cheik Labib Abu-Rakan, chef de la communauté druse du Mont Carmel, des prêtres et des théologiens de neuf sectes chrétiennes, ainsi que les membres du Knesseth, des magistrats, des professeurs, des auteurs, des officiers de l'armée et une foule d'autres personnalités connues - 144 Israéliens de toutes les sectes principales.

Dans les statuts du Comité, qui furent publiés par *Christian News from Israël* (vol. IX, n° 3 de décembre 1958, Gouvernement d'Israël, ministère des Affaires religieuses, Jérusalem), nous lisons :

«...l'ascension d'Israël, sa position comme État indépendant dans une région baignant dans le sentiment religieux, l'existence d'importantes communautés dans le monde entier, l'antisémitisme sous ses différentes formes - tout cela tend à donner une signification spéciale à l'attitude que la communauté d'Israël prend dans la question des relations entre les différentes religions.

«C'est pourquoi nous avons décidé de créer un comité national en Israël, pour étudier les problèmes des relations entre les religions et agir dans cette optique.

«Voici les buts du Comité :

a) Favoriser l'esprit de fraternité et de tolérance, sans altérer l'intégrité et l'identité de chaque groupe religieux ; entreprendre une tâche éducative de grande envergure ; influencer les institutions et les individus dans cet esprit au moyen de colloques, d'entretiens et de conférences, et la publication d'œuvres écrites ; garder un œil vigilant sur les manifestations de nature à offenser les sentiments humains dans leur attachement à une foi choisie.

b) Échanger des travaux précis et corrects ; bannir la méfiance et le soupçon ; diffuser les informations sans minimiser les difficultés existantes ; encourager la confiance mutuelle et préparer la voie à une communauté des cœurs.

c) Maintenir des contacts avec des organisations correspondantes à l'étranger ; se réunir en consultation pour les affaires courantes ; échanger des publications et des informations».

Le *Jerusalem Post* du 30 décembre 1958 commentait de façon officieuse : «...En Israël, pour la première fois, les Juifs se trouvent confrontés avec l'épreuve de la majorité. Ils sont appelés à **montrer aux autres le même degré de tolérance et de compréhension qu'ils durent réclamer pour eux-mêmes ailleurs**, puisque tel fut leur amer destin. Ce défi doit être maintenant relevé - sur l'initiative d'un organisme volontaire des plus représentatifs, et, ce qui est très important, une initiative qui vient d'une majorité consciente de ses responsabilités, et non de minorités combattantes... Le Comité pour la Compréhension entre les religions a été créé à l'instigation juive, mais comprend aussi des chrétiens de toutes dénominations, des musulmans et des druses. Il remplit un besoin que l'on ressentait depuis longtemps, mais que personne jusqu'alors n'avait eu l'imagination et le courage d'aborder...»

B. LE SCHÉMA SUR LES JUIFS DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE

Jean XXIII voulait faire le pas décisif pour combler la faille entre les deux croyances monothéistes fondées sur la Bible et d'origine commune, au même moment qu'aurait lieu le Concile œcuménique, dont il annonça le projet comme un coup de théâtre deux mois après son accession au pontificat. Des réformes mineures de la liturgie, la suppression de passages injurieux dans des prières et des condamnations de l'antisémitisme - tout cela pouvait être accompli par la seule volonté du pape, mais pour que l'Église répudiât de manière officielle et avec autorité les interprétations traditionnelles de la doctrine catholique, qui ont aiguisé ou rationalisé la persécution des Juifs à travers les siècles, et pour que des réformes aussi profondes fussent universellement acceptées, elles avaient besoin d'être ratifiées par l'unanimité de l'épiscopat.

Ce que Jean XXIII avait en tête devint évident, lorsqu'en octobre 1960 il donna au cardinal Bea, son principal auxiliaire dans le renouveau de l'Église, le dossier du professeur Jules Isaac qui contenait trois livres sur les racines chrétiennes de l'antisémitisme, ainsi que dix-huit propositions détaillées pour **purifier l'éducation catholique de toute haine anti-juive, et pour réinterpréter, en véritables termes bibliques, les liens entre les deux religions apparentées**. Le mémoire en dix-huit points de J. Isaac recommandait respectueusement les réformes suivantes :

1. Donner à tous les chrétiens, notamment aux catholiques, une connaissance au moins élémentaire de l'Ancien Testament ; qu'ils sachent au moins que l'A.T. essentiellement sémitique, était l'Écriture Sainte des Juifs avant de devenir l'Écriture Sainte des chrétiens.

2. Rappeler qu'une grande partie de la liturgie chrétienne lui est empruntée ; que l'Ancien Testament, œuvre du génie juif - inspiré, éclairé par Dieu - est une source permanente d'inspiration pour la pensée, la littérature et l'art chrétiens.

3. Rappeler que c'est au peuple juif, élu par Dieu, que Dieu s'est révélé d'abord dans sa Toute-Puissance ; que c'est par le peuple juif que la croyance fondamentale en Dieu a pu être sauvegardée et transmise au peuple chrétien.

4. Enseigner, en s'inspirant des enquêtes historiques les plus valables, que le christianisme est né d'un judaïsme non pas dégénéré mais vivace, comme le prouvent la richesse de la littérature juive, la résistance indomptable du judaïsme au paganisme, la spiritualisation du culte dans les synagogues, le rayonnement du prosélytisme, l'élargissement des croyances, la multiplicité des sectes. Se garder de tracer du pharisaïsme une simple caricature.

5. Tenir compte du fait que l'histoire donne un démenti formel au mythe théologique de la Dispersion - Châtiment providentiel (de la Crucifixion) puisque la Dispersion du peuple juif était fait accompli au temps de Jésus et que, selon toute vraisemblance, en ce temps-là, la majorité du peuple juif ne vivait plus en Palestine.

6. Mettre en garde les fidèles contre certaines tendances rédactionnelles des Évangiles, notamment dans le quatrième Évangile. L'emploi fréquent du terme collectif «les Juifs» dans un sens limitatif et péjoratif (= les ennemis de Jésus, = grands prêtres, scribes et pharisiens), procédé qui a pour résultat non seulement de fausser les perspectives historiques, mais d'inspirer la haine et le mépris du peuple juif dans son ensemble, alors qu'en réalité ce peuple n'est nullement en cause.

7. Dire très explicitement, pour que nul chrétien ne l'ignore, que Jésus était juif, de vieille famille juive, qu'il a été circoncis (selon la loi juive) huit jours après sa naissance ; que son nom de Jésus est un nom juif - Yeschouga - grécisé, et Christ l'équivalent grec du terme juif Messie ; que Jésus parlait une langue sémitique, l'araméen ; et qu'à moins de lire les Évangiles dans leur texte original qui est grec, on ne connaît la Parole que par des traductions de traduction.

8. Enseigner, d'accord avec l'Écriture, que Jésus, «né sous la Loi» juive, a vécu «sous la Loi», qu'il n'a cessé de pratiquer jusqu'au dernier jour les rites essentiels du judaïsme et que, jusqu'au dernier jour, il n'a cessé de prêcher son Évangile dans les synagogues et dans le Temple.

9. Ne pas omettre de constater que Jésus, durant sa vie humaine, n'a voulu être que le «ministre des circoncis» (Romains, XV, 8) et qu'il n'a recruté ses disciples que parmi les Juifs. Ainsi tous les apôtres ont été des Juifs comme leur Maître lui-même.

10. Bien montrer, d'après ces textes évangéliques, que sauf de rares exceptions, et jusqu'au dernier jour, Jésus n'a cessé d'obtenir les sympathies enthousiastes des masses populaires juives, à Jérusalem aussi bien qu'en Galilée.

11. Se garder d'affirmer que Jésus en personne a été rejeté par le peuple juif, que celui-ci a refusé de le reconnaître comme Messie et Fils de Dieu, Jésus ne s'étant jamais présenté à lui comme tel, publiquement et explicitement (le caractère messianique de l'entrée à Jérusalem, à la veille de la Passion, n'a pu être perçu que d'un petit nombre). En outre, tenir compte du fait que la majorité du peuple juif, dès cette époque, ne vivait plus en Palestine et, selon toute vraisemblance, n'a même pas connu Jésus.

12. Se garder d'affirmer qu'à tout le moins Jésus a été rejeté par les chefs qualifiés de la nation juive. Ceux qui l'ont fait arrêter et condamner, les grands-prêtres, étaient les représentants d'une caste oligarchique, asservie à Rome, détestée du peuple. Quant aux docteurs et aux pharisiens, il ressort des textes évangéliques eux-mêmes qu'ils n'étaient pas unanimes contre Jésus. Rien ne prouve que l'élite spirituelle du judaïsme se soit associée à la conjuration formée contre Jésus.

13. Se garder de forcer les textes pour y trouver la réprobation globale d'Israël, ou une malédiction qui n'est prononcée nulle part explicitement dans les Évangiles. Tenir compte du fait que Jésus n'a cessé de distinguer le peuple de ses mauvais bergers, de manifester à l'égard des masses populaires des sentiments de compassion et d'amour.

14. Se garder par-dessus tout de l'affirmation courante et traditionnelle que le peuple juif a commis le crime inexpiable de déicide et qu'il en a pris sur lui, globalement, toute la responsabilité. Se garder d'une telle affirmation non seulement parce qu'elle est meurtrière, génératrice de haines et de crimes, mais aussi parce qu'elle est radicalement fausse.

15. Mettre en lumière le fait - souligné par les quatre Évangiles - que les grands-prêtres et leurs complices ont agi (contre Jésus) à l'insu du peuple, malgré lui, et même par crainte de lui.

16. Pour ce qui est du procès de Jésus, reconnaître que - d'après le récit des Synoptiques - le peuple juif n'y est pour rien, n'y a joué aucun rôle, n'en a même probablement rien su ; que les outrages et les brutalités ont été le fait des policiers et, peut-être, de quelques oligarques, nullement le fait du peuple juif ; enfin qu'il n'y a pas de procès juif dans le quatrième Évangile, nulle mention d'une réunion du Sanhédrin.

17. Pour ce qui est du procès romain, se garder de mettre au compte du peuple juif le couronnement d'épines que les Évangiles (canoniques) mettent au compte de la soldatesque romaine ; se garder d'identifier la foule ameutée par les grands prêtres avec le peuple juif tout entier, ou même avec le peuple juif de Palestine dont les sentiments antiromains ne font pas de doute, et noter que le quatrième Évangile met en cause exclusivement les grands-prêtres et leurs agents.

18. En dernier lieu ne pas oublier que le cri monstrueux «Son sang sur nous et sur nos enfants !» ne saurait prévaloir contre la parole : «Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font».

Rappelant son audience «des dix-huit points» avec Jean XXIII, en juin 1960, le professeur Jules Isaac écrivit : «Comment pourrais-je jamais oublier l'accueil émouvant qu'il me fit ; l'attention bienveillante qu'il prêta à ma requête, et le succès inattendu de mes efforts, confirmé par tant de signes et de témoignages... Un nouveau sillon a été creusé dans le champ religieux du judaïsme et du christianisme, que rien n'effacera jamais».

En novembre 1960, Bea fut chargé de la préparation d'un document conciliaire, affirmant que les Juifs n'étaient ni déicides ni maudits, soulignant à nouveau que tous les fondateurs de l'Église avaient été juifs de naissance, et que les fondements du christianisme étaient profondément enracinés dans le judaïsme.

En mars 1962, Bea reçut un mémorandum signé du docteur Nahum Goldmann et de Label A. Katz, au nom de la conférence mondiale des organisations juives (COJO), et qui était sanctionné par presque tous les représentants juifs du monde. Le document, que les signataires demandaient à Bea «de soumettre à sa Sainteté le pape», réclamait un effort soutenu pour maîtriser le mal de l'antisémitisme. Le ton franc et direct de sa partie centrale suscita un grand intérêt dans les milieux de l'Église :

«Il est triste de réfléchir sur la nature du progrès humain et de se rendre compte qu'en un temps où l'humanité maintient sa fragile existence sous la menace d'une destruction complète, le désir universel des hommes de bonne volonté de coopérer au service d'un bien commun continue de se heurter aux préjugés raciaux et à l'intolérance religieuse... Si nous nous adressons à l'Église catholique, sur la Question juive en particulier, c'est parce qu'il y a des références aux Juifs et à leur place dans l'Histoire, dans ses textes liturgiques, dans les catéchismes sous leurs différentes formes et dans certaines commémoraisons, de même que dans les manuels d'enseignement et de dévotion, très répandus. On ne peut malheureusement nier que les ignorants et les calomniateurs peuvent mal interpréter, déformer et exploiter ces références pour fomenter la haine d'autrui, et amener les choses à contredire l'enseignement de l'Église sur la fraternité des hommes.

«Nous osons attirer particulièrement l'attention sur les allégations de crimes rituels que l'on a perpétués dans les églises de différentes parties du monde, par des inscriptions, des représentations en images et même par des offices commémoratifs. On peut douter que les milliers de personnes qui visitent ou viennent prier dans ces sanctuaires et ces églises sachent que les condamnations de ce genre ont fait l'objet de condamnations pontificales répétées. Il semble, à notre humble avis, évident, que l'existence de ces reliques, témoins de préjudices anciens, ne puissent être qu'un obstacle à la promotion de la cause de la compréhension humaine et du respect mutuel.

«Les travaux d'un certain nombre d'humanistes catholiques éminents, qui ont examiné les problèmes des relations humaines se rapportant particulièrement à nous, dans ce domaine, ont été suivis avec un intérêt profond par les dirigeants juifs...

«Nous avons tous été émus et inspirés par les décisions qui faisaient date dans l'histoire et qu'a prises ces

dernières années, sa Sainteté, le pape Jean XXIII, pour débarrasser la liturgie de certaines phrases qui prêtaient à confusion et donnaient lieu à une mauvaise interprétation. Nous saluons ce grand acte d'autorité spirituelle, inspiré par la sagesse et l'humanité qui ont provoqué notre respect et notre gratitude les plus profonds. Et nous y voyons une réponse à l'appel que n'osèrent jamais lancer de nombreuses générations juives, mais que pressentirent une connaissance et un amour rares de l'humanité.

«Encouragés par cette initiative historique, et par de nombreux actes de compréhension de Sa Sainteté, nous nous tournons vers l'Église en formulant un appel très respectueux, pour qu'elle prenne des mesures appropriées afin d'avertir ceux qui écoutent sa voix aussi bien dans ses rangs qu'à l'extérieur, des grands dangers, spirituels et sociaux, qui sont inhérents au racisme et à toutes ces doctrines qui incitent à la haine et aboutissent à infliger des souffrances à des êtres humains sans défense.

«Il ne nous appartient pas de faire des propositions particulières ou détaillées sur des questions qui sont uniquement de la compétence des autorités de l'Église. Mais nous faisons confiance à la science catholique en espérant qu'elle saura trouver les voies appropriées pour traiter des problèmes que nous n'avons fait qu'évoquer en termes généraux.

«N'avons-nous pas tous un seul Père ? Le Dieu unique ne nous a-t-il pas créés ? La gageure du prophète nous donne à tous les obligations les plus solennelles. Les différences qui nous séparent sont réelles et importantes ; il serait insensé de les oublier et de les sous-estimer. Cependant elles ne peuvent en aucun cas annuler le commandement d'aimer notre prochain. Nous faisons toute confiance à l'Église, qui va de l'avant pour faire face aux problèmes d'une époque qui se transforme et qui se cherche, pour qu'elle soit la toute première parmi les influences s'efforçant d'apporter un respect mutuel entre les Chrétiens et les Juifs, et, bien sûr, entre tous les humains».

En juin 1962, le projet de schéma de Mgr Bea était prêt. Il n'avait que huit cents mots, mais il était destiné à réduire à néant des douzaines de volumes d'hébréophobie religieuse et patristique. Avec l'aide du pape, Bea présenta les fruits de son esprit durant l'été et l'automne 1962, dans les différentes commissions et les différents comités du Concile, expliquant, persuadant, prêchant, afin d'être en mesure d'apporter son schéma sur l'œcuménisme, dont le quatrième chapitre était le «document juif», à un débat d'une session plénière du Concile.

Mais les vieilles erreurs ne se laissent pas facilement redresser, et l'antisémitisme était loin d'être mort. En novembre 1962, chaque prélat de Rome trouva dans sa boîte à lettres un tract volumineux et imprimé en secret, appelé ***Le Complot contre l'Église***, comprenant neuf cents pages de l'antisémitisme le plus venimeux. Le volume n'exhumait pas seulement les vieilles calomnies depuis le crime rituel jusqu'au bolchevisme et à la conspiration mondiale en passant par la pollution des puits, mais affirmait aussi qu'il y avait une cinquième colonne au sein du clergé catholique, et allait jusqu'à justifier les atrocités d'Hitler contre les Juifs.

Personne ne déclara savoir comment le livre avait été distribué à tous les Pères conciliaires, bien que des rumeurs persistantes dans Rome eussent associé les noms de trois hauts fonctionnaires du Vatican à ceux d'industriels d'Italie du Nord. Il était clair pour tous que, sans subsides considérables de l'extérieur et une complicité à l'intérieur du Saint-Siège, le livre coûteux n'eût jamais pu être imprimé et distribué. Il n'était pas moins clair qu'en raison des difficultés de procédure la première session de Vatican II se termina, sans qu'on ait considéré officiellement les questions de la liberté religieuse ou des relations judéo-catholiques.

En novembre 1962, le pape Jean souffrit des premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Quelques dignitaires de la Curie ne manquèrent pas d'insinuer que Jean XXIII était la proie d'un mal inexorable dont certains même parlaient comme de «la Main de Dieu». Lorsque le pape conclut la session du Concile, le 8 décembre 1962, il était déjà entré dans son agonie, qui, hormis de brefs répits, allait durer six mois encore.

Deux fois pendant ses derniers jours, en proie à la douleur, il répéta la prière de Jésus à la dernière Cène : «Qu'ils soient un» (*Ut omnes unum sint*).

Et de Jérusalem parvint l'écho suivant :

«Depuis le début de notre existence historique on nous a enseigné que l'humanité - que chaque homme - a été créé à l'image de Dieu, et le but le plus sublime pour lequel ait jamais été désignée l'humanité a toujours été que nous tous, comme le dit la prière, ne fassions qu'un, sans discrimination raciale, sans persécution de peuples, dit le président Shazar aux chefs des communautés chrétiennes d'Israël, car selon les paroles des prophètes de la Justice et de la vérité : Nous avons tous un seul Père, et un Dieu unique nous a tous créés» (*Christian News from Israël*, vol. XV, n°4, décembre 1964, Jérusalem).

Lorsque Jean XXIII mourut, le 3 juin 1963, Israël tout entier se joignit au monde pour déplorer la perte d'un homme dont l'amour pour ses frères humains avait dépassé les frontières de la religion et de la doctrine.

«Ses efforts constants pour extirper la haine seront inscrits à jamais dans la mémoire de notre peuple», dit le président Shazar. Le Grand Rabbin Nissim déplora sa mort comme «un coup terrible porté non seulement à toute la chrétienté mais aussi à tous ceux qui à travers le monde sont les défenseurs de la paix». Et le ministre des Affaires religieuses, le docteur Z. Wahrhaftig, fit l'éloge de Jean XXIII comme «un des véritables hommes justes du monde, dont l'esprit bienveillant et le respect de l'humanité s'étaient étendus également au peuple juif».

Quelques jours plus tard, des prêtres, des pasteurs, des rabbins, des religieuses, des religieux et des professeurs de onze religions différentes se réunirent à Jérusalem pour rendre un hommage sincère à celui qui avait recherché la vérité et la justice de façon inlassable.

Tout le monde ne partageait pas ces sentiments. Un cardinal de la Curie fut surpris à dire aux funérailles : «Il faudra bien quarante ans pour réparer les dégâts qu'il a faits». Et son collègue épiscopal

répondit : «Dorénavant, l'Église a deux anti-papes nommés Jean XXIII».

Pour une fois le camérier du Vatican, le cardinal Masella, avait tort lorsqu'il prononça les paroles rituelles : *Vere, papa mortuus est* (en vérité le pape est mort). Car un pontife, qui a marqué à ce point une période aussi brève, ne pourra mourir, aussi longtemps que subsisteront les rêves humains de fraternité. Après un dernier regard à sa dépouille mortelle, qui reposait sur un catafalque, à l'intérieur de Saint-Pierre, il sembla que ses millions d'amis et d'admirateurs aient entonné, en silence, l'hymne de guerre : «Le corps du pape Jean va tomber en poussière dans la tombe, mais son âme continue d'aller de l'avant...»

Ce fut cet esprit qui triompha de façon posthume de mille obstacles et permit à son ami et successeur, le pape Paul VI, de promulguer, deux ans et demi plus tard, la **Déclaration conciliaire sur les relations entre l'église et les religions non-chrétiennes, qui disait dans son quatrième chapitre :**

IV. LA RELIGION JUIVE

«Scrutant le mystère de l'Église, le concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham.

«L'Église du Christ, en effet, reconnaît que les prémisses de sa foi et de son élection se trouvent, selon le mystère divin du salut, dans les patriarches, Moïse et les prophètes. Elle confesse que tous les fidèles du Christ, fils d'Abraham selon la foi (Gal. III, 7), sont inclus dans la vocation de ce patriarche et que le salut de l'Église est mystérieusement préfiguré dans la sortie du Peuple élu hors de la terre de servitude. C'est pourquoi l'Église ne peut oublier qu'elle a reçu la révélation de l'Ancien Testament par ce peuple avec lequel Dieu, dans sa miséricorde indicible, a daigné conclure l'antique Alliance et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les Gentils (Rom. II, 17-24). L'Église croit, en effet, que le Christ, notre paix, a réconcilié les Juifs et les Gentils par sa croix et en lui-même des deux a fait un seul (cf. Eph. 2, 14-16). L'Église a toujours devant les yeux les paroles de l'apôtre Paul sur ceux de sa race «à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches et de qui est né, selon la chair, le Christ» (Rom. IX, 4-5), le fils de la Vierge Marie. Elle rappelle aussi que les apôtres, fondements et colonnes de l'Église, sont nés du peuple juif, ainsi qu'un grand nombre des premiers disciples qui annoncèrent au monde, l'Évangile du Christ.

«Au témoignage de l'Écriture Sainte, Jérusalem n'a pas reconnu le temps où elle fut visitée (cf. Lc XIX, 44) ; les Juifs, en grande partie, n'acceptèrent pas l'Évangile et même nombreux furent ceux qui s'opposèrent à sa diffusion (cf. Rom. II, 28). Néanmoins, selon l'Apôtre, les Juifs restent encore, à cause de leurs pères, très chers à Dieu, dont les dons et l'appel sont sans repentance (Rom. II, 28-29). Avec les prophètes et le même apôtre, l'Église attend le jour, connu de Dieu seul, où tous les peuples invoqueront le Seigneur d'une seule voix et «le serviront sous un même joug» (Sophonie 3, 9) (cf. Is. 66, 23 ; Ps 65, 4 ; Rom. II, 11-32).

«Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux Chrétiens et aux Juifs, le Concile veut encourager et recommander entre eux la connaissance et ainsi que d'un dialogue fraternel.

«Encore que les autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ (cf. Jn XIX, 6), ce qui a été commis durant sa passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il est vrai que l'Église est le nouveau peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas, pour autant, être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture. Que tous donc aient soin, dans la catéchèse et la prédication de la parole de Dieu, de n'enseigner quoi que ce soit qui ne soit conforme à la vérité de l'Évangile et l'esprit du Christ.

«En outre, l'Église qui réprouve toutes les persécutions contre les hommes, quels qu'ils soient, ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs et poussée non par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigés contre les Juifs.

«D'ailleurs, comme l'Église l'a toujours tenu et comme elle le tient, le Christ, en vertu de son immense amour, s'est volontairement soumis à la passion et à la mort, à cause des péchés de tous les hommes et pour que tous les hommes obtiennent le salut. Le devoir de l'Église, dans sa prédication, est donc d'annoncer la croix du Christ comme signe de l'amour universel de Dieu et comme source de toute grâce».

La première question qui jaillit à l'esprit de tout Juif, lorsqu'il lit ce document du Vatican est : combien d'enfants d'Israël auraient pu être sauvés, si la déclaration avait été approuvée en 1935 et non en 1965 ?

Une seconde lecture de ce texte rédigé de façon diplomatique provoquera sans doute le commentaire suivant : cela ne vient pas seulement trop tard, c'est également trop peu. Trois années de débat et sept remaniements de l'exposé, qui couvre à peine deux pages, eurent sans doute dû avoir pour résultat une condamnation plus claire et plus formelle de l'antisémitisme, par une disculpation complète des Juifs de l'accusation séculaire de "déicide", ainsi qu'une réaffirmation plus précise de l'héritage commun aux deux principales religions bibliques. La **déception** ne fut pas seulement ressentie dans les milieux juifs. Le docteur W. A. Visser't Hooft, secrétaire général du Concile mondial des Églises, trouva que c'était «un document très faible». Il avait le droit moral de prononcer un pareil jugement, puisque son organisation dont faisaient partie toutes les principales sectes protestantes, avait pris la ferme résolution, dès 1961, de «dénoncer l'antisémitisme comme absolument incompatible avec la profession et l'observance de la foi chrétienne. L'antisémitisme est un péché contre Dieu et l'homme». Et Mgr Oesterreicher lui-même, qui avait rédigé l'étude préliminaire sur laquelle furent fondées plus tard les ébauches du document

œcuménique, ne fut pas très heureux des résultats de ses propres efforts. Bien qu'il fît de son mieux pour justifier la déclaration finale, il ne put s'empêcher de reconnaître : «...avoir omis la disculpation de l'accusation de déicide est une lacune ; ...à bien des égards, je préfère l'ancienne version à la nouvelle ; ...j'aurais aimé que *damnat* «elle condamne» (l'antisémitisme) fût maintenue». Il poussa ensuite un soupir de regret : «Les Pères conciliaires auraient pu faire résonner ce cri dans Saint-Pierre : *Plus de camps de concentration ! Plus de chambres à gaz ! Plus de tentative d'exterminer un peuple entier ! Plus de persécution des Juifs ! Plus de persécution d'aucun groupe, d'aucun homme ! Plus jamais cela ! C'eût été une expérience profonde même pour ceux qui se trouvent au-dehors de l'autorité de Saint-Pierre*». (*U.S. Catholic*, février 1966.)

Mais cette clameur ne retentit jamais.

Ce n'est qu'en comparant le texte final - un cri lointain par rapport au plan de Jean XXIII - avec plus d'une centaine de bulles contre les Juifs, de proclamations de l'Église et de décisions prises au cours de Conciles œcuméniques, du VIè au XIXè siècle, que l'on peut évaluer ce dernier Schéma dans la véritable perspective de l'histoire de l'Église. Alors il est inutile de dire quel progrès considérable il marque. Il est vrai que dans l'intérêt d'un compromis, on a supprimé la clause de «déicide», et que notre «acquittement» de la culpabilité de la mort de Jésus a été quelque peu édulcoré ; il est vrai également que le «Sanhédrin et sa suite» sont encore tenus comme coupables de cette crucifixion ; enfin, il est aussi vrai que l'Église post-roncallienne, ne fait que «déplorer» et ne va pas jusqu'à condamner complètement l'antisémitisme comme le firent Pie XI et Jean XXIII.

Mais, en tant que Juifs, nous devons estimer à quel point il est difficile de changer les traditions, de corriger les anciens usages et d'aller à l'encontre de l'exégèse consacrée de l'Écriture Sainte.

Les fruits de ces changements fondamentaux - car c'est là leur grande valeur - mettront inévitablement du temps à mûrir.

Certains catholiques ont déjà accepté le changement avec joie ; d'autres offrent encore une résistance d'arrière-garde, mais **l'impulsion, donnée par l'immense confiance de Jean XXIII en l'amitié et en la paix, les entraînera.**

On peut voir la preuve de cet optimisme dans le vote de confiance massif, par lequel le schéma sur les Juifs fut approuvé : 2223 voix épiscopales pour, 88 contre seulement. Et les paroles du discours de promulgation de Paul VI, le 28 octobre 1965, sont encore plus encourageantes, lorsqu'il parla de «ceux qu'unit un même lien de parenté en Abraham, les Juifs surtout, et qui ne sont certainement pas l'objet de réprobation ou de méfiance, mais de respect, d'amour et d'espoir».

Pour ceux qui sont lents à s'enthousiasmer, le moment du dégel arriva au printemps 1966. «Nous reconnaissons avec contrition la part formidable du rôle que nous avons joué dans l'accroissement de la tension religieuse», dit le Père Pedro Arrupe, qui a récemment été élu Général des «soldats du pape», au cours d'une audience à laquelle assistaient plusieurs rabbins éminents et dirigeants juifs, le 18 avril 1966, à New York. Avant qu'ils n'aient pu reprendre leur souffle, l'Espagnol complaisant continua : «Nous devons tous supporter des fardeaux du passé comme... un sens exagéré de la loyauté envers son Église, aux dépens de la charité ; un concept trop rigide de la vérité dans lequel nous avons parfois confondu les opinions personnelles et la révolution divine ; un zèle peu judicieux pour la propagation de l'Évangile dont on s'est parfois servi avec des moyens qui n'étaient pas toujours en accord avec cet Évangile ; une ignorance des véritables pensées des autres, ou une méprise facile de leurs mobiles ; une complaisance trop généreuse pour les préjugés nationaux ou partisans». Lorsque le chef de l'ordre le plus important du catholicisme conclut en disant qu'il y a une place bien définie pour des contacts plus étroits entre les dirigeants jésuites et juifs, il y eut un moment de silence incrédule - bientôt chassé par des applaudissements longs et sincères. La roue de l'histoire a accompli, semble-t-il, son tour. Le Général des Jésuites a enfin parlé comme aurait pu parler Jésus.

Des sentiments identiques furent exprimés par le président Shazar, dans son message de Nouvel An pour 1966, aux chefs des communautés chrétiennes d'Israël :

«...Lorsque nous nous rappelons les efforts accomplis ces dernières années pour mettre fin à l'héritage de douleurs qui flétrit la vie humaine dans le passé et la ravagea de façon si cruelle au cours d'une époque de carnage et de haine, il n'y a de cela que quelques décennies, il est réellement satisfaisant de voir un nouvel esprit se manifester dans le monde religieux, dans différentes églises et confessions.

«Nous devons mentionner tout d'abord le Concile œcuménique pour lequel les dirigeants de l'Église catholique ont concentré leurs plus grands efforts pendant plus de trois ans et auquel les chefs de communautés catholiques de notre État, qui sont aujourd'hui parmi nous, ont également pris une part active. C'est cette réunion des représentants de plus de la moitié de la chrétienté moderne qui eut le courage de combler les failles anciennes, cicatriser les anciens maux, rechercher de nouvelles relations avec d'autres religions, chrétiennes ou non.

«En effet, après une intense lutte spirituelle, on résolut de déraciner les vieilles accusations arrosées de sang innocent, et de tracer de nouvelles voies, conduisant à la libération de l'humanité des maladies de la haine et de l'étroitesse d'esprit...

«Le peuple juif, qui fut une des principales victimes de telles incitations inhumaines, est particulièrement sensible à la grande valeur éducative de ces efforts humains. Nous espérons que leurs intentions, preuve d'un esprit éclairé, se traduiront très rapidement par le langage pratique des bonnes actions. Puisse cette nouvelle année nous rapprocher de notre but tant attendu, l'amitié entre les peuples, et le respect mutuel entre les religions, pour que la promesse du Prophète devienne réalité :

«Oui, je ferai alors aux peuples des lèvres pures, pour qu'ils puissent tous invoquer le nom de Yahvé et le servir

sous un même joug» (Sophonie, III, 9).

Chapitre VII - UN NOUVEAU DÉPART

Deux personnalités ont dominé les relations christiano-juives de notre siècle : un maniaque et un saint. Ils s'accordèrent sur un point.

«Les Chrétiens et les Juifs sont vraiment frères-en-religion», dit le pape Jean XXIII en 1960 à Jules Isaac.

«L'Ancien et le Nouveau Testament ne sont qu'une seule et même escroquerie juive», dit Hitler à Hermann Rauschning, en 1934.

La conclusion de Jean XXIII était inévitable : «Pouvons-nous, Chrétiens, adorer un Dieu d'amour, sans aimer les descendants de Jésus ?» disait-il en 1962.

La conclusion d'Hitler était déjà claire en 1935 : «Le christianisme juif et sa morale émasculée de la pitié doivent être extirpés ; la croix gammée remplacera la croix» (Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler* 1939, p. 50-52). Couper le christianisme de ses amarres juives n'était qu'un début pour Hitler et ses hommes. Il en vint bientôt à bannir les Écritures juives des écoles et des chaires et à remplacer la morale de Moïse par des idoles, des normes et des rites «authentiquement allemands». Cela ne suffit pas non plus. Il savait que seule l'extinction physique de la race juive pourrait tuer l'éthos judéo-chrétien une fois pour toutes. Il sentait que son paganisme n'était pas à l'abri, aussi longtemps qu'un représentant du peuple qui se trouvait au Sinaï, pourrait témoigner du Dieu unique.

Nos sages firent remarquer, il y a de cela des siècles, la proche ressemblance entre le nom de *Sinaï* et le mot hébreu signifiant haine : *Sinah*. Ils remarquèrent que c'était à partir du moment où Israël avait reçu la Loi divine sur le Sinaï, que la haine des Juifs commença dans le monde. Le code moral du judaïsme, qui se répandit par le christianisme, essaya de contrôler les passions sans freins de l'esprit païen, dont l'irritation devant cette discipline civilisatrice se manifesta par l'antisémitisme. En termes modernes, cela signifie que si les chrétiens haïssent les Juifs parce qu'ils ont tué le Christ, c'est plutôt parce qu'inconsciemment ils ne peuvent leur pardonner de lui avoir donné naissance. Hitler humilia, blessa et haït les Juifs en tant qu'assassins du Christ, mais à la fin, il les extermina pour débarrasser son monde du Christ et de ceux qui avaient donné naissance au Christ. Sa décision d'extermination était une attaque de front contre les lois de la morale ou, pour parler en termes de religion, une révolte contre Dieu.

Le fait qu'il ait pu accomplir entièrement un tiers de son judéocide prouve que le christianisme avait vendu son patrimoine biblique et s'était conformé à la règle de Caïn.

L'hitlérisme fut la Némésis pour la chrétienté qui avait abandonné ses racines juives. Il fallut six millions de martyrs juifs pour ébranler la conscience occidentale et l'amener à se rendre compte tardivement qu'un christianisme déjudaïsé était condamné à un nihilisme amoral, à un retour au chaos. Ce fut le grand et terrible partage d'Hitler d'arracher bien des masques aux visages chrétiens, mais il ne fournit pas de remèdes. Ce fut le grand et admirable partage de Jean XXIII de provoquer enfin la contrition chrétienne pour les massacres des Juifs d'Europe et de remplacer la solution finale d'Hitler par la solution ultime de Roncalli, par la purification de la chrétienté elle-même d'un anti-judaïsme contraire au christianisme, et par un retour de l'Église à son héritage juif longtemps négligé.

La croyance dans les racines communes du judéo-christianisme conduisit Hitler à Auschwitz ; à Jean XXIII, elles montrèrent le chemin de Jérusalem.

Car l'Église ne s'était pas seulement réclamée du Dieu vivant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais aussi de l'histoire concrète de ses rapports avec Israël, depuis l'appel d'Abraham, jusqu'à la période hérodienne, en passant par la Révélation du Sinaï. Ayant adopté Moïse, Élie, les prophètes, les psalmites et les prêtres d'Israël, le christianisme repose lui aussi fermement sur les Dix Commandements, sur le *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, et sur l'idée judaïque du choix, dans une optique universelle : le choix qu'a fait Israël de Dieu, ainsi que ses messagers dans le monde, au moyen duquel son dessein doit s'accomplir sur terre.

L'Église apprit à se comprendre et à comprendre sa mission à la lumière de l'Ancien Testament, qui fournit encore les concept, la terminologie et les motifs de sa matrice même : l'édification de l'Alliance dont le sommet est le souci suprême de la morale comme impératif divin. Les sacrements du baptême et de l'Eucharistie, ces deux instants principaux du christianisme, ne peuvent pas non plus être compris si ce n'est dans les formes du baptême juif et des rites de la Pâque - de même que les formes du culte chrétien et la structure de ces ministères reflètent fidèlement leur origines judaïques.

Taillées dans le même roc, l'Église et la Synagogue prient pour l'avènement du Royaume de Dieu, pour que sa volonté soit faite, pour que le Seigneur ne soit plus qu'un de même que son peuple. Pour toutes deux, la gratitude envers Dieu est la source d'une vie juste, et la soumission à la volonté de Dieu leur but.

Un catholique croyant est rappelé à ses racines juives tout au long de sa vie : à son baptême, on invoque : «le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob» ; le point culminant de chaque messe à laquelle il assiste est le sacrifice symbolique «de notre Patriarche Abraham» ; s'il choisit d'être prêtre, il est ordonné «selon l'ordre de Melchisédech» ; et il bénit les ornements de l'autel chaque semaine en disant : «Tu as enseigné à ton serviteur Moïse, pendant quarante jours, à confectionner les ornements et les nappes, d'autel» ; une fois par an, la nuit de Pâques, il prie pour que «tous les hommes sans exception parviennent à être fils d'Abraham et membres du peuple d'Israël» ; et lorsqu'il meurt, son âme est confiée aux «saints Abel et Abraham».

«Cette identité d'origine, cette vaste communauté d'éthique, de préceptes et d'espoir ; toutes ces valeurs

partagées, ne justifient-elles pas le retour de la religion-fille à la bonté et au respect mutuel de la religion-mère ?» Ainsi parla le regretté pape, sinon en paroles, à tout le moins et avec plus d'éloquence par ses actes.

Dans une époque lasse de la guerre et connaissant la haine, le pape Jean XXIII persuada tout le monde, sauf les plus prudents, de la suprématie de l'amour et de l'urgence de sa propagation universelle. Pour une génération paralysée par le doute et l'incroyance, il ralluma une vision de l'unité et le sens de la responsabilité mutuelle de l'humanité, dans laquelle les Juifs et les Chrétiens portent le témoignage de la paternité commune de Dieu. Ses quinze pas vers Jérusalem, source commune de la Foi occidentale, ont fait beaucoup pour cicatriser les blessures laissées par quinze siècles de conflits religieux et d'effusions de sang. Ils ont enfin ouvert le cœur de l'Église à la Synagogue, et établi un contexte de foi et de respect riche de sens, dans lequel chacun peut chercher la signification de l'autre.

Les quinze pas du pape Jean, un seizième déjà les a complétés : le *Schéma sur les Juifs* de Vatican II qui a toute la percussion d'une reconnaissance catholique du peuple juif, de l'égalité de ses droits et de l'irréversibilité des liens qui unissent le christianisme à la religion aînée.

Un gouffre de méfiance et de suspicion a maintenant été partiellement comblé, mais une chose manque encore à la réconciliation définitive entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qui parlèrent jadis une même langue et proclamèrent les mêmes vérités éternelles. Ce dernier pas, Jean XXIII avait projeté de le faire et s'y était, semble-t-il, préparé en tant que *Pontifex maximus* - le bâtisseur de ponts suprême :

«S'il m'était permis d'écouter mon cœur, je reconnaîtrais l'État d'Israël, ici et maintenant», avait-il dit à l'ambassadeur d'Israël à Rome, Maurice Fischer (Cf. *Pacem in terris*).

Dans son discours de couronnement, en 1963, le pape Paul VI affirma :

«Il sera de mon devoir, et je m'en ferai une obligation d'honneur, de ne pas décevoir les grands espoirs suscités par mon inoubliable prédécesseur ; de réaliser le grand rêve que *nous soyons tous un* pour lequel Jean XXIII a sacrifié sa vie».

Israël attend, plein d'espoir...

TABLE

I. — Israël et le «*Nouvel Israël*»
- A. Le christianisme : sa genèse
- B. Déicides ou fratricides ?
- C. Jésus : une réestimation juive
- D. Le christianisme, l'Exode
- E. De Saül à Paul
- F. Le Christianisme parmi les Gentils
- G. En quoi diffère le judaïsme
- H. De la déjudaïsation à l'hébréophobie
- I. De l'hébréophobie à l'antijudaïsme

II. — Les papes du Moyen Age et les Juifs
- A. «Usure» et «Intérêt»
- B. Coercition et conversion
- C. L'Utilisation des Juifs par la papauté
- D. La papauté et la protection des Juifs

III. — Après la Réforme : premières lueurs d'espoir
- A. Le déclin du pouvoir pontifical
- B. Le dernier ghetto de Rome

IV. — Le pape Pie XI
- A. La séduction de l'antisémitisme sur le fascisme
- B. «*Mit Brennender Sorge*»
- C. «*Spirituellement, nous sommes tous des Sémites*»

V. — Le Pape Pie XII
- A. Ce que Pie XII a fait pour les Juifs
  Italie - Slovaquie - Hongrie – Roumanie - Bulgarie, Grèce, Espagne - Pologne - France - Hollande - Belgique
  - Le retour des orphelins à la vie normale. - Conclusion.
- B. Ce que Pie XII n'a pas fait
- C. Les juifs de Rome : un cas exemplaire
- D. Le «Nouvel Israël» et la renaissance d'Israël.
- E. La question de Jérusalem
- F. Gestes timides.

G. «Pro perfidis judaeis».

VI. — **Le Pape Jean XIII**
A. Les Quinze Pas
B. Le Schéma sur les Juifs

VII. — Un nouveau départ

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com